

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

QUELQUES SOBRIQUETS ET PROVERBES APPLIQUÉS A DES PROVINCES OU A DES VILLES DE FRANCE.

Pendant longtemps la France fut morcelée en un grand nombre de provinces ou plutôt de souverainetés différentes. Ces portions de territoire étaient divisées de lois, de mœurs et d'intérêt, et très-souvent hostiles entre elles.

Il n'était pas rare que des jalousies et des rancunes acerbes régnaient parmi les habitants d'une même province. On avait alors plutôt des voisins que des compatriotes.

Aujourd'hui nous sommes loin de cette époque féodale. Cependant il en reste quelques vestiges dans nos mœurs. On sait, par exemple, qu'il y a peu de villes, de bourgs, de contrées, qui n'aient reçu jadis des populations environnantes, un surnom caractéristique, burlesque ou injurieux, et qui ne l'aient conservé jusqu'à nos jours.

Nos pères, à ce qu'il paraît, se montraient souvent très-chatouilleux à l'endroit de ces plaisanteries, et mal en prenait à celui qui osait leur répéter le sobriquet tra-

ditionnel, lorsqu'ils se croyaient lésés dans leur honneur.

Ainsi, un étranger une fois entré dans les murs de Lagny, devait bien se garder de demander : *Combien vaut l'orge?* sinon une grêle de coups le punissait de son imprudence; puis, les bourgeois lui faisaient prendre un bain forcé dans la fontaine de la grande place. Tant pis pour lui s'il ignorait ou s'il oubliait qu'un certain duc de Lorges, chargé de réprimer une mutinerie des habitants de Lagny, les avait châtiés jadis avec une extrême rigueur, et leur avait laissé un long souvenir de haine et d'effroi. En sortant du bain, il pouvait se rappeler le vieux quatrain composé sur la fontaine de Lagny :

O nymphe! arrête-toi! que crains-tu dans ces lieux
Où l'habitant chérit ton onde salubre?
Par elle il est vengé des traits injurieux;
Car aux mauvais plaisants elle apprend à se taire.

Les habitants de Beaune ne faisaient pas preuve de plus de patience ou de raison.

Au treizième siècle, vivait dans leur ville une illustre famille de négociants du nom d'*Asne*. Pour désigner un commerce florissant, on citait les *Asne de Beaune*. Depuis ce temps, les Beaunois se virent flétris d'un sobriquet fondé sur une misérable équivoque. Or, un jour que Piron, le caustique auteur de *la Métromanie*, se

trouvait parmi eux et assistait à la comédie, le parterre se mit à crier à un acteur : « Plus haut !... On n'entend pas ! — Ce n'est pas faute d'oreilles, » ajouta aussitôt le poëte ; et, à la sortie du spectacle, le malheureux fut accablé de coups de pied et de coups de poing, qu'il persista dans le même moment à appeler des *ruades*. Peu corrigé par cette leçon, il se promenait quelques jours après aux environs de la ville et paraissait fort occupé à couper, abattre et arracher tous les chardons. Des passants lui demandèrent le motif de sa conduite : « Je suis en guerre avec les Beaunois, reprit-il, je leur coupe les vivres. »

Heureusement, de pareilles susceptibilités ont à peu près disparu parmi les membres de la grande famille française, à laquelle chaque province fournit son contingent d'hommes illustres et utiles. En Picardie, on ne se fâchera plus quand on dira que les picards ont la *tête chaude*, pas plus qu'en Normandie on ne se rappellera la vieille tradition qui représente les Normands comme *perfides* et *processifs*. Un Lorrain entendra de sang-froid le proverbe : *Traître à Dieu et à son prochain* ; car ce dicton ne trouve plus aucune application de nos jours. Il n'était bon que pour peindre les habitudes politiques de l'ancien gouvernement de la Lorraine, dont les ducs, entourés d'états puissants, étaient obligés à une prudence voisine de la duplicité. Les habitants de Metz ne se croiront plus injuriés par ce sobriquet : *Les usuriers de Metz*, puisque le temps est passé où les juifs avaient établi dans cette ville leur quartier général. Le Gascon sait fort bien aussi que l'épithète de *jongleurs*, donnée à ses compatriotes, date de l'époque où ce mot était synonyme de *troubadour*.

Nous pourrions donc, sans craindre d'offenser personne, rappeler ceux d'entre ces antiques sobriquets qui nous paraîtront offrir quelque intérêt.

Et d'abord il est juste que nous nous

occupions de la capitale. Il y a fort longtemps que les Parisiens portent le surnom de *badauds*. Cette épithète si connue dérive du vieux mot *bader*, bâiller, tenir la bouche béante. Voulez-vous éprouver la justesse de l'étymologie ? Arrêtez-vous à Paris, dans une rue, sur un pont ; regardez en l'air ou sur la rivière ; en moins de cinq minutes, vous serez entourés de vingt à trente curieux, persuadés qu'ils voient ou verront ce que vous ne voyez pas vous-même. Cependant, le badaud n'est pas un niais ; car il y a des niais partout et il n'y a de badauds qu'à Paris. Le vrai badaud (et vous le trouverez partout où l'on s'amuse naïvement et gratis) est un observateur philosophe cherchant des impressions et s'y livrant avec joie. Comment l'habitant de la grande cité n'aurait-il pas ce caractère, lui qui se trouve placé sur une scène où tout change, se meut, se renouvelle constamment ; sur la seule scène où l'on puisse observer, s'habituer à tout voir, à tout entendre, à tout comprendre ?

Deux grands hommes ont consacré de leur autorité le sobriquet des Parisiens, et lui ont assuré l'immortalité. Molière dans son *Pourceaugnac*, joué en 1669, fait dire ces mots à un sot provincial : « Eh ! messieurs les badauds, faites vos affaires ! » Et dans le *Menteur*, de Corneille, pièce qui date de 1642, on lit :

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés ;
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croit des badauds autant et plus qu'ailleurs.

Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. Voilà un trait plus grave que l'imputation de badauderie, et pourtant il est moins mérité ; car le Champenois est comme le *niais de Sologne*, qui ne se trompe qu'à son profit ; sous une apparence simplicité, il cache beaucoup d'ironie et de malice. Ce n'est pas d'ailleurs d'un acte de bêtise que vient le proverbe en question. Il y avait autrefois, dit la chronique, un

souverain des Gaules, qui, voulant favoriser le commerce de la Champagne, exempta de la taxe les troupeaux de moutons au-dessous de cent bêtes. Aussitôt, pour ne plus rien payer, les habitants imaginèrent de ne composer désormais chaque troupeau que de quatre-vingt-dix-neuf moutons. Mais bien fin est celui qui parvient à tromper le fisc ! Chaque berger fut alors compté pour un mouton et paya comme tel.

Rabelais a dit que la nature ayant débarrassé la Beauce de l'incommodité des montagnes, les transporta sur le dos des Orléanais. En effet, les déviations de la taille étaient très-fréquentes chez eux, il y a encore vingt-cinq ans ; et ce dicton *Les bossus d'Orléans* a consacré le souvenir de ce triste privilège. Mais aussi les Orléanais étaient spirituels et railleurs, comme les ont d'ordinaire les gens affectés de l'infirmité d'Ésope. Depuis bien des siècles, ils sont renommés pour leur esprit caustique, pour leur raillerie amère et dure. On leur avait, en outre, donné le sobriquet de *guépins*.

Un vieux conte imprimé en 1558 commence ainsi : « Certaine dame d'Orléans, gentille et honnête, encore qu'elle fût *guépine*... » Dans un auteur du temps de la ligue, on trouve ces mots « Le naturel du guépin, j'en prends Orléans à témoin, est d'être hagard, noiseux, querelleur et mutin... » Enfin, on dit souvent encore : *La glose d'Orléans est pire que le texte* ; proverbe qui se trouve déjà mentionné dans les œuvres d'un jurisconsulte du treizième siècle. Après de longues recherches sur l'origine de ce dicton, un honnête historien d'Orléans se voit forcé de convenir qu'il faut l'attribuer à l'habitude qu'ont toujours eue ses concitoyens de *broder*, de renchérir sur le texte de leurs récits, de le dénaturer par leurs commentaires.

Quelques autres villes de France passaient pour avoir un caractère analogue à celui des Orléanais, par exemple : *Châteaulandon, petite ville, mais de grand renom ; personne n'y passe qu'il n'ait son lardon.*

A propos de ce sobriquet : *Moutardiers de Dijon* : « La moustarde (dit un ancien écrivain, à qui nous laissons la responsabilité de son assertion) n'est pas meilleure à Dijon, ni plus fréquente qu'ailleurs. » Puis il ajoute : « L'origine de ce dire *moutardiers de Dijon* n'a donc pas pris sa source de là, mais a commencé sous le roy Charles VI, en l'an 1381, lorsque luy avec Philippes-le-Hardy, son oncle, allèrent au secours de Louys, comte de Flandres, où les Dijonnois, qui de tous temps ont été très-fidèles et très-affectionnés envers leurs princes, se montrèrent si zélés, que, de leur propre mouvement, ils envoyèrent mille hommes jusques en Flandres. Ce que reconnoissant ce valeureux duc Philippes, leur donna plusieurs privilèges, et notamment voulut qu'à jamais la ville portât les premiers chefs de ses armes ; lui donna sa devise qu'il fit peindre en son enseigne, et qui estoit :

Moult me tarde (1).

Mais comme cette devise estoit en rouleau, de la façon qu'encor aujourd'huy elle est eslevée en pierre à la porte de l'église des Chartreux de Dijon, plusieurs qui la voyoient, même les François, ne prenant pas garde au mot de *me*, ou dissimulant le voir par envie, allèrent dire qu'il y avoit *moustarde*, que c'estoit la troupe des moustardiers de Dijon (2). »

Bourguignons têtes dures. Bourguignons salés. Le premier de ces sobriquets date des longues et opiniâtres querelles entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, au quatorzième et au quinzième siècle ; mais le second serait, dit-on, bien plus ancien ; il remonterait aux temps où les Bourguignons, résidant sur les bords du Rhin (il y a de cela 1400 ans), étaient constam-

(1) *Moult*, vieux mot français signifiant : beaucoup ; *moult me tarde* équivaut à *j'ai hâte*.

(2) Extrait des *Bigarrures* du seigneur des Accords, impr. en 1662.

ment en guerre avec les Allemands pour la possession de quelques salines. Voici du reste une autre interprétation sur le même sujet. Vers la fin du malheureux règne de Charles VI, les Bourguignons essayèrent de résister dans Aigues-Mortes au sénéchal de Beaucaire, chargé de faire le siège de la ville. La place, défendue par d'épaisses et hautes murailles et pourvue d'abondantes provisions, tenait depuis plus de cinq mois, lorsque dans une nuit de la fin de janvier 1421, la garnison, surprise par les assiégeants auxquels s'étaient joints les bourgeois, fut tout entière passée au fil de l'épée. Les cadavres étaient si nombreux, que, pour éviter les pernicious effets de leur putréfaction, on prit le parti de les entasser sous des monceaux de sel, dans une des tours de la ville, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Tour des Bourguignons*.

Quoi qu'il en soit de l'origine du surnom, toute la France connaissait autrefois ce refrain :

Bourguignon salé,
L'épée au côté,
La barbe au menton,
Saute Bourguignon!

Les sobriquets de villes sont très-communs en Bourgogne, en Franche-Comté et dans les provinces du Nord. On y trouve :

Auxerre, ville de buveurs;

Mâcon, ville de larrons;

Coulange, la vineuse, cette heureuse bourgade, où le vin est si abondant que plusieurs fois il y fut employé à éteindre des incendies;

Dôle, qui fut longtemps appelée *la Joyeuse*, parce qu'elle est assise dans la fertile pleine du Val d'Amour; mais qui reçut le nom de *la Dolente* quand les troupes de Louis XI en eurent massacré les habitants, brûlé les maisons et rasé les murailles;

Noyon, dite *la Sainte*, parce que de bonne heure elle fut le siège d'un évêché;

Péronne la Pucelle, fière d'avoir été longtemps imprenable;

Saint-Quentin la Grande;

Ham, la Bien placée;

Chauny, la Bien-aimée;

Athies, la Désolée;

Angers, Basse ville et Hauts clochers;

Les *pelletiers* de Blois. Ce pays était renommé pour ses cuirs, renfermés dans des fosses au fond de la terre; fosses qui, dit-on, ne s'ouvraient qu'au bout de cent ans.

Plusieurs de ces villes avaient même deux surnoms à la fois. Les bourgeois de Saint-Quentin étaient appelés les *beyeurs* (curieux) à cause de leur penchant à regarder les étrangers sous le nez; ceux de Chauny les *singes*, parce que leur compagnie d'arbalétriers avait fait peindre un singe sur son étendard; enfin, on disait les *sonneurs d'Angers* parce qu'on rencontrait à Angers une grande quantité de prêtres et d'églises; les *sots de Ham*, parce que cette ville avait longtemps possédé une de ces compagnies de *sots* ou de *fous* si communes durant le moyen âge, et dont les joyeux associés se promenaient souvent à travers les rues, montés à rebours sur des ânes.

Un Manceau vaut un Normand et demi. On a voulu expliquer l'origine de ce proverbe en rappelant que la monnaie frappée jadis par l'évêque du Mans était plus forte de la moitié que la monnaie de Normandie. Mais si l'on songe aux imputations qui ont pesé sur les Normands, on comprend toute la portée de la comparaison. Il faut convenir que le sobriquet se trouvait encore justifié, il n'y a pas longtemps, par les habitants des cantons du Mans où les communications sont le moins faciles. Dans le Perche, par exemple, le paysan, fidèle à ses vieilles mœurs, passe pour laborieux, mais intéressé, routinier, rusé. Quand il va vendre ses denrées à la ville, il se distingue par ses vêtements gris, ses longs cheveux, son immobilité dans la foule, sa voix haute et brusque, et son patois rude.

C'est aussi ce qui a valu aux campagnards du Bocage Percheron le sobriquet de *sangliers*.

En 1639, les habitants de la Basse-Normandie, poussés à bout par la pesanteur des impôts, s'étaient révoltés contre l'autorité royale. Réunis sous le nom de *va-nu-pieds*, ils avaient résisté trois ans aux troupes envoyées pour les réduire. Depuis ce temps, l'épithète de *va-nu-pieds* est restée aux habitants de Mantilli, petite ville du département de l'Orne.

A peu de distance de Mantilli est

Domfront, ville de malheur ;
Arrivé à midi, pendu à une heure.

La légende populaire raconte qu'un jour quatre chaudronniers de Villedieu rencontrèrent sur la grande route un inconnu, l'accablèrent de mauvais traitements et le forcèrent à porter leurs bagages jusqu'à Domfront, où ils entrèrent à midi. Une heure après on voyait les pauvres diables pendus haut et court au gibet.... l'étranger n'était rien moins que le roi.

Cette histoire ne nous semble pas *bien trouvée*. On disait autrefois :

Qui fit Normand,
Il fit truand (voleur).

On prétendait aussi que les Normands ne semaient jamais de chanvre, de crainte de fournir des armes contre eux-mêmes. Nous pouvons donc supposer que les tribunaux de Domfront s'étaient rendus redoutables pour leurs formes expéditives, à l'encontre des larrons de la Normandie,

Pays connu dans notre France,
Par la chicane et la potence.

On disait d'Alençon, chef-lieu d'un duché donné souvent en apanage à des princes du sang royal, et siège d'une cour où les gentilshommes se ruinaient en frais de représentation :

Petite ville, grand renom,
Habit de velours, ventre de son.

Les environs de Mortain offrent des sites fort pittoresques; ce ne sont partout que rochers, cascades, vieux manoirs; mais ces beautés qui émerveillent le touriste, sont chèrement compensées par le manque total des denrées les plus nécessaires à la vie. De là le proverbe,

Mortain
Pays de chien,
Plus de pierres que de pain.

Il n'y a presque pas de ville en Normandie à laquelle ne soient ainsi appliqués des dictions, souvenirs durables de quelque différence de mœurs ou de coutumes. On dit : les *friands* de Caudebec, les *danseux* des Andelys, les *musards* d'Avranches, les *pareseux* de Verneuil, les *joleux* (railleurs) d'Iville, les *jureurs* de Bayeux; les habitants de Bretoncelles portent le sobriquet de *faux témoins*. C'est probablement dans ce village qu'en demandant à un paysan quel est son métier, on reçoit la réponse « j'témoignons. » La ville de Pont-Audemer appartenant au diocèse de Lisieux, faisait maigre tous les samedis, entre Noël et la Purification; œuvre méritoire dont étaient exempts les diocésains de Rouen; telle est l'origine de l'épithète de *mangeurs de pois*, donnée aux habitants de Pont-Audemer.

Les bourgeois de Louviers furent appelés *mangeurs de soupe* pour s'être laissé surprendre par le maréchal de Biron, le 6 juin 1594, à midi, heure du dîner.

En parlant d'une personne dont les jambes sont maigres, ou dit quelquefois : *Il vient de Saint-Malo*. Hâtons-nous d'ajouter que cela ne signifie point que les habitants de Saint-Malo aient la jambe mal faite; mais c'était dans cette ville une coutume fort ancienne de lâcher la nuit une troupe de gros chiens. Sitôt que les cloches du beffroi avaient sonné la retraite, ces patrouilles de singulière espèce rôdaient dans les rues et sur les remparts, s'acquittant de leurs fonctions de police avec une

consciencieuse rigueur, saisissant aux jambes et déchirant à belles dents quiconque leur semblait en vouloir à la sûreté des bourgeois ou de la ville.

Strasbourgeois, pipeurs de mésanges. Il y a quelques années, une troupe de pauvres comédiens allemands était venue se hasarder au théâtre de Strasbourg. Dès le début, le parterre exprima son improbation par certains bruits toujours odieux à l'oreille d'un acteur. C'était pendant une représentation de la *Flûte enchantée*, de Mozart.

Tout à coup l'acteur chargé du rôle de *Papagenò*, l'oiseleur, s'avance vers la rampe, semble prêter l'oreille et s'écrie : « Ah ! j'entends, je crois, chanter des mésanges ! » Nous n'essayerons pas de peindre le tumulte qui suivit ces paroles ; les trépignements, les sifflets redoublant avec fureur, les projectiles de toute sorte pleuvant sur la scène... enfin il fallut baisser le rideau, et les acteurs allemands repassèrent le Rhin.

Les mauvais plaisants qui veulent bien donner aux Strasbourgeois un sobriquet fort connu (dans le patois alsacien, *Meissenlocker*), en ignorent certainement l'honorable origine. Les citoyens de l'ancienne république de Strasbourg durent leur réputation de *pipeurs de mésanges* bien moins à leur aptitude pour cet innocent passe-temps, qu'au talent avec lequel ils firent gronder ou chanter une de leurs plus célèbres pièces d'artillerie, appelée la *Mésange*.

Pendant les guerres de religion qui tour à tour amenèrent les reîtres allemands au cœur de la France et les gens d'armes français sur les rives du Rhin, il advint qu'en 1552, le roi Henri II s'avança en personne jusqu'aux portes de Strasbourg et y dressa son camp. Il avait, disait-il, une extrême envie de voir la ville pour sa beauté, et n'y entrerait qu'avec une fort petite compagnie, pour ôter aux bourgeois tout soupçon. Néanmoins il avait machiné quelque

ruse pareille à celle qui tout récemment avait fait tomber Metz en son pouvoir. Plus inquiets que flattés d'un tel voisinage, les magistrats de la cité furent assez peu courtois pour faire pointer la *Mésange* sur le quartier général de Sa Majesté. Elle ne siffla qu'une fois ; mais le boulet, si l'on en croit la tradition, traversa la tente royale ; là-dessus l'imprudent visiteur se bâta d'ordonner la retraite, et il se souvint longtemps, dit-on, de l'outrecuidance des *Meissenlocker*.

FEU AUGUSTE DUMONCHAU.

Revue Littéraire.

La Russie en 1839, par le marquis de Custine. 4 vol. in-8°. Chez Amyot, éditeur, rue de la Paix, n° 6.

Deuxième article.

Le bâtiment à vapeur qui va à Saint-Petersbourg s'arrête à Travemünde, petite ville au nord-est de Lubeck, entre le duché de Holstein et le Mecklembourg. C'est dans ce port que s'embarqua M. le marquis de Custine. A l'exception d'un Français et de quelques Américains, les passagers du *Nicolas I^{er}* étaient tous Russes. Au milieu de l'intimité éphémère qu'établit si promptement l'ennui d'une longue traversée, la marche du bateau s'arrête tout à coup : les Russes aussitôt envahissent le pont ; les Américains continuent la lecture qu'ils ont commencée ; le Français, qui se promenait en long et en large, fredonne toujours un air de vaudeville... la nuit était noire, la terre fort éloignée... Alors une même pensée s'empare de tous les esprits : c'est en semblables circonstances que le premier paquebot le *Nicolas I^{er}* s'abîma dans les flots, c'est de ses débris qu'a été construit ce second paquebot, qui porte aussi le nom de *Nicolas I^{er}*... La superstition

est un des principaux traits du caractère russe... on s'effraye... notre voyageur lui-même se rappelle avoir lutté, au moment du départ, contre un fâcheux pressentiment Deux jeunes dames russes venaient de monter sur le pont; l'une, à moitié évanouie, s'écriait : « Mon Dieu! mourir si loin de mon mari! — Ah! pourquoi le mien est-il ici! » murmurait sa compagne, jeune femme frêle, malade, qui devant le danger était devenue une héroïne!

Cependant cet effroi se calma bientôt : un accident survenu à l'une des machines à vapeur avait seul arrêté la marche du *Nicolas I^{er}*, qui reprit sa course, laissant derrière lui les côtes de la Courlande, de la Livonie, et pénétra dans le golfe de Finlande.

A la pointe nord-ouest de l'Esthonie, se trouve l'île de Dago. Elle appartenait en grande partie, sous le règne de Paul I^{er}, au baron de Stamberg. Disgracié sur un caprice du maître, ce seigneur s'était retiré dans l'île de Dago, avec son fils et le précepteur qu'il lui avait donné. L'injustice qui frappait le cœur du courtisan l'avait vivement blessé; il lui sembla que toutes les idées du bien étaient bouleversées sur la terre et qu'il agirait selon les vues de la Providence, en y répandant la confusion et le mal. Par ses ordres, une tour s'éleva sur l'un des bords de l'île; le sommet en était à jour et vitré. C'était là que, chaque nuit, le baron faisait placer une lumière dont la vive clarté se projetant au loin, guidait les navires qui, confiants dans ce fanal trompeur, venaient se briser sur les récifs de l'île. Alors, suivi d'une troupe d'hommes déterminés, choisis parmi les serfs de ses domaines, le baron accourait massacrer les naufragés et piller leurs marchandises. Une nuit, un bâtiment marchand se perdit sur la côte : les marins succombèrent sous les coups du baron et de ses gens, qui revinrent à la tour, chargés de butin. Cependant le capitaine et un matelot étaient parvenus, grâce à

l'obscurité de la nuit, à se sauver dans une chaloupe.

Dès le matin, le capitaine se présente chez le baron de Stamberg.

« Cette nuit, lui dit-il, mon navire s'est brisé sur ce rivage; mon équipage a été massacré, mes marchandises pillées... c'est vous qui avez massacré mon équipage; c'est vous qui avez pillé mes marchandises. Je pouvais vous dénoncer; je ne l'ai pas fait... je viens seul, sans armes, vous réclamer tout ce que vous m'avez pris; à cette condition, je promets de garder le silence. »

Le baron de Stamberg ne répond pas; d'un bond il s'élance sur le capitaine, et lui plonge son poignard dans le cœur; puis, ouvrant la porte d'une chambre qu'occupait le précepteur de son fils, le baron s'approche, lève le bras pour l'immoler, craignant qu'il n'ait été témoin de ce meurtre... Mais à la vue de ce visage si calme, de ce sommeil si régulier, si profond, le baron se retire plein de sécurité... A peine est-il parti que le précepteur s'habille en toute hâte, car son sommeil n'était que simulé : à travers les interstices de la porte, il avait tout vu, tout entendu... A l'aide d'une corde qu'il attache aux barreaux de sa fenêtre, il se laisse glisser jusqu'au pied de la tour et va dénoncer le crime de son maître. Le baron de Stamberg fut arrêté au moment où il se disposait à prendre la fuite, et l'empereur le condamna aux travaux forcés à perpétuité dans les mines de la Sibérie.

Nous arrivons à Kronstadt, la citadelle de Saint-Petersbourg. Là commencent les inquisitions de la douane : de petites barques sombres viennent silencieusement s'accrocher aux flancs du bateau; des douaniers de tous les rangs, muets comme les matelots qui les ont amenés, occupent le pont, et tandis que les bagages sont soumis à la visite la plus minutieuse et la plus sévère, le chef de la douane interroge les étrangers. « D'où venez-vous? — Où allez-

vous?—Pourquoi voyagez-vous? — Combien de temps passerez-vous en Russie? — Avez-vous une mission diplomatique? — Quelque but scientifique? » Tel est l'interrogatoire qu'eut à subir M. de Custine; et ce fut à grand'peine qu'il parvint à persuader au chef de la douane que le seul désir de voir lui avait fait entreprendre ce voyage. La visite dura quatre heures; enfin les petites barques s'éloignèrent, toujours dans le même silence, laissant le bateau continuer sa marche jusqu'à Saint-Pétersbourg.

L'aspect de cette capitale est triste; son immense étendue, la longueur de ses rues, dont les extrémités sont à peine peuplées, le silence et l'ordre qui y règnent, remplissent l'âme d'un vague effroi, tout y respire la grandeur, la puissance... mais tout y est solitude... il n'y a pas de foule à Saint-Pétersbourg. Les édifices publics, copiés sur les modèles de la Grèce et de Rome, ne semblent pas construits pour ce terrain plat, pour ce climat glacé. Que font, sous le ciel du Nord, les portiques de la chaude Italie, les colonnes du Parthénon? Ces statues des héros de l'antiquité, drapés de leur toge et vêtus de la tunique, ne ressemblent-elles pas à des prisonniers transportés loin du sol natal? Née d'hier, la nation russe est jalouse des peuples qui ont un passé; elle voudrait s'en créer un en s'entourant de monuments imités des anciens modèles, en empruntant à la France, à l'Angleterre, leurs usages, fruits d'une longue civilisation.

En Russie, l'étranger trouve partout la défiance: sa curiosité épouvante, ses questions font frissonner. Dans ce pays de despotisme, où la pensée même est réglée par la volonté d'un homme, il est des faits que l'on doit ignorer, des souvenirs qui doivent passer à l'état de fables. » Quel est ce palais? » demande M. de Custine à son guide; le Russe baisse la tête avec embarras, et promène autour de lui un regard inquiet... C'est que là Paul I^{er} fut assassiné!

Admis à l'une des fêtes impériales du château de Peterhoff, situé sur le bord de la mer, à quelques lieues de Pétersbourg, le voyageur français apprend que, pendant la nuit du bal, un ouragan a submergé une quantité considérable de barques remplies de spectateurs avides d'assister de loin au plaisir du maître. Cinq cents, cinq mille Russes peut-être ont péri au bas de ce palais, sans que dans l'intérieur personne s'en soit occupé... On n'a apprécié d'autre résultat de l'orage qu'un certain nombre de lampions éteints par le vent. Parler de cet événement ce serait presque en accuser l'empereur, car c'est à lui que les Russes rapportent tout; pour eux, il représente Dieu! Quelle effrayante responsabilité pèse sur cet homme! La santé de l'empereur, telle est la seule chose dont doive s'occuper un bon Russe; une fois rassuré sur ce point, il peut vivre et dormir sans autre souci politique. Quant aux accidents survenus à ses semblables, un homme assassiné, noyé, ou bien encore gelé par le froid, ce qui arrive presque toutes les nuits, il se contente de le nier, les plus sincères répondent: « C'est possible, mais je n'en ai pas entendu parler. »

M. de Custine, admis à être présenté à la cour, assista au mariage de la grande duchesse Marie avec le duc de Leuchtenberg, fils du prince Eugène de Beauharnais. Les cérémonies du rite grec reportent l'esprit à la touchante simplicité des premiers temps de la religion. Les deux époux boivent dans la même coupe, et, accompagnés du prêtre officiant, ils font trois fois le tour de l'autel en se tenant par la main, pour signifier l'union conjugale et marquer la fidélité avec laquelle ils doivent marcher toujours du même pas dans la vie. Avant la bénédiction, deux pigeons gris avaient été lâchés, selon l'usage, dans la chapelle, et étaient venus se poser, en se becquetant, sur une corniche dorée qui faisait saillie au-dessus de la tête des deux époux.

La religion a consacré les pigeons comme symboles du Saint-Esprit ; aussi a-t-elle interdit, sous des peines sévères, de les mettre à mort, encore plus de les manger ; défense qu'observe, du reste, sans peine le peuple russe, à qui le goût de la chair du pigeon est antipathique.

Nous puiserons de nouveaux détails sur l'histoire, le caractère et les mœurs du peuple russe, dans l'ouvrage de M. de Custine, dont la vogue toujours croissante est si bien justifiée par la finesse et la vérité des observations qu'il renferme.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.

Littérature Étrangère.

JEPHTHA'S DAUGHTER.

Since our country, our God, oh my sire !
Demand that thy daughter expire,
Since thy triumph was bought by that vow,
Strike the bosom that's bared for thee now.

And the voice of my mourning is o'er,
And the mountain behold me no more ;
If the hand that I love lay me low,
There cannot be pain in the blow.

And of this, oh ! my father, be sure !
That the blood of thy child is as pure
As the blessing I beg ere it flow,
And the last thought that soothe me below.

Though the virgins of Salem lament,
Be the judge and the hero unbent ;
I have won the great battle for thee...
And my father and country are free.

When this blood of thy giving hath gush'd,
When the voice that thou lovest is hush'd,
Let my memory still be thy pride,
And forget not I smiled as I died.

LORD BYRON.

LA FILLE DE JEPHTHÉ.

Puisque notre pays, et notre Dieu, ô mon père ! demandent que ta fille expire, puisque ton triomphe fut acheté à ce prix, frappe ce sein qui pour toi se découvre.

Et ma voix ne fera plus entendre de regrets sur mon deuil, et les montagnes ne me reverront plus. Si la main que j'aime me frappe, il ne peut y avoir de douleur dans le coup.

Et d'une chose, sois assuré, ô mon père ; c'est que le sang de ton enfant est aussi pur que la bénédiction que je te demande avant qu'il ne coule : c'est la dernière pensée qui me soit douce ici-bas.

Quoique les vierges de Salem se lamentent ; que le juge, le héros ne soit pas attendri ; j'ai gagné pour toi la grande bataille... et mon père et ma patrie sont libres !

Quand ce sang que tu m'as donné aura ruisselé, quand la voix que tu aimes se sera tue... que mon souvenir soit encore ta gloire, et n'oublie pas que j'ai souri lorsque je mourais.

M^{me} JULIE DE HULSEN.



Éducation.

LA MATINÉE

DE

Deux Cousines.

SCÈNES DIALOGUÉES.

Première scène.

A la campagne, en automne, chez M. de Maucour, père de Nathalie et oncle de Louise.

SCÈNE I^{re}. — LOUISE, NATHALIE.

NATHALIE, *entrant dans la chambre de Louise*. Je croyais te surprendre encore endormie : c'était te faire injure ; te voilà non-seulement éveillée, mais levée et toute parée.

LOUISE. Tu serais venue une heure plus tôt que tu m'aurais trouvée de même. J'ai l'habitude de quitter mon lit tous les jours à six heures.

NATHALIE. Miséricorde !.. Et cette toilette matinale, c'est sans doute pour les hirondelles que tu l'as faite, car à cette heure tes yeux seuls et les leurs sont ouverts en Aulide.

LOUISE. C'est encore là une des habitudes que je dois à ma chère grand'maman. Elle ne trouvait pas convenable qu'une demoiselle se montrât les cheveux mal peignés, la robe flottante, les pieds dans des pantoufles ; tout ce désordre lui semblait incompatible avec la parfaite décence et la dignité qu'on exige de nous. « Ma chère enfant, me disait-elle souvent, si vous voulez être toujours respectée, respectez-vous beaucoup vous-même ; rien ne conduit à la familiarité comme le laisser-aller et le sans-façon : c'est pourquoi ils sont interdits aux femmes tant qu'elles sont jeunes. » Et les moindres paroles de ma respectable grand'mère se gravaient dans ma mémoire ;

mais je me les rappelle surtout depuis que j'ai perdu ce guide éclairé, cette excellente amie. Tant qu'elle était là, je faisais comme nous faisons toutes, je me reposais sur elle du soin de diriger ma conduite, et j'aimais mieux lui donner la peine de répéter ses leçons que de prendre celle de les appliquer de moi-même. Mais à présent qu'elle n'est plus là, je suis ponctuellement ses leçons, autant par amour et par respect pour sa mémoire que par prudence et pour être sûre de me bien conduire. Ainsi selon sa volonté, le premier soin dont je m'occupe après ma prière du matin, c'est de me vêtir convenablement pour une partie de la journée, quand je ne peux me dispenser de faire deux toilettes. Comme jamais le secours d'une femme de chambre ne m'a été nécessaire pour me coiffer ni m'habiller, je ne suis donc sous la dépendance de personne, et je puis tout à mon aise me parer *pour les hirondelles*, puisque cela plaisait à ma bonne maman.

NATHALIE. Je conçois que tu gardes religieusement le souvenir de ta grand'mère. Puisque nous sommes sur ce sujet, dis-moi comment vous passiez votre temps lorsque vous étiez ensemble, elle si vieille, et toi si jeune que, sans ta raison, on dirait que tu es une enfant.

LOUISE. Oh ! nous avions la vie la plus douce du monde, et je ne serai jamais si heureuse que je l'ai été pendant mes quinze premières années. Pardonne-moi ce regret, ma chère cousine, et tu peux m'interroger sur une époque à laquelle je pense sans cesse. Je t'ai déjà dit que je me levais tous les jours à six heures. Longtemps il a fallu m'arracher de mon lit : maintenant je me lève de moi-même, à moins que je ne me sois couchée très-tard la veille.

NATHALIE. J'admire cette ponctualité, moi qui, tu as pu t'en apercevoir, n'ai de jour ni d'heure fixes pour rien, et ne suis en tout d'autre règle que ma volonté. D'où vient que tu ne m'as jamais reprise sur ce désordre ?

LOUISE. Ma bonne maman ne m'a pas dit que cela fût mal d'agir ainsi que tu le fais. Il est vrai qu'avant d'être venue habiter ici, je n'avais jamais eu la pensée que cela pût être, et j'aurais pu t'imiter si je n'avais trouvé que ta méthode fait perdre beaucoup de temps. Pour faire ma prière, ranger ma chambre et m'habiller, il me faut un peu moins d'une heure; aussi lorsque l'on entre chez moi, on me trouve toujours à l'ouvrage.

NATHALIE. C'est ce que m'a dit Rose. Mais que fais-tu si matin?

LOUISE. Sûre de n'être point surprise, c'est alors que je m'occupe de sciences et de poésie. Mon aïeule avait coutume de dire que ce n'est pas le savoir qui est ridicule chez une femme, mais la prétention; que non-seulement elle ne doit pas faire parade de sa science, mais la cacher soigneusement: c'était pourquoi les maîtres de physique, de chimie, de mathématiques, de rhétorique, s'introduisaient furtivement chez nous avant même que le voisinage fût éveillé, et que j'ai conservé l'habitude de consacrer à ces études les heures les plus solitaires de la journée.

NATHALIE. Comment as-tu trouvé le temps d'étudier toutes ces choses, dont les noms seuls me font peur?

LOUISE. On travaille beaucoup en quatre heures lorsque l'on a du zèle; d'ailleurs les leçons se succédaient, je n'ai pas appris tout à la fois le peu que je sais de ces sciences: et encore à présent je les étudie tour à tour, selon que je sens le besoin de les appeler à l'aide d'un problème qui s'offre mon imagination; mais c'est toujours le matin qui leur est consacré.

NATHALIE. Je conçois que tu le puisses ici, à la campagne, lorsque ton deuil encore récent t'éloigne du monde; mais à Paris c'était impossible: le lendemain d'un bal tu ne pouvais pas t'occuper de problèmes, d'équations, d'expériences, que sais-je, moi?

LOUISE. Le lendemain tout aussi bien que la veille, tout aussi bien que le jour

même: un bal, qu'est-ce? Quelques heures passées autrement que l'on a l'habitude et d'où il résulte un peu de fatigue, voilà tout!

NATHALIE. Sans doute, voilà tout! mais pour ce peu de choses on a fait une grande toilette, on est louée, envinée, critiquée par ses compagnes; on danse toutes les contredanses, ou l'on reste sur sa banquette; et cela préoccupe le lendemain.

LOUISE. Non pas, moi. Je continue à t'instruire de la distribution de mon temps. Nous avions atteint onze heures; j'entraîs chez ma bonne maman, nous causons de sa santé et de nos travaux. J'appelais cet entretien ma première récréation, tant j'y trouvais de plaisir. Cependant parfois ma grand'maman profitait de ce temps où nous étions tête à tête pour me gronder et me reprocher une étourderie qui m'était échappée la veille; un propos inconvenant, un rire indiscret, une intonation ou un geste vulgaires... rien ne lui échappait. Après s'être occupée de moi, elle me donnait ses ordres pour la maison; j'allais les transmettre aux domestiques, et tout en m'acquittant de ce soin, je jetais un coup d'œil de surveillance, tantôt sur une partie du service, tantôt sur une autre. En déjeunant je lui rendais compte de ce que j'avais remarqué; c'était aussi à ce repas que, pour ne pas perdre de temps, elle faisait comparaître les domestiques l'un après l'autre et leur adressait ses éloges, ses recommandations ou ses réprimandes, selon ce que chacun avait mérité. A une heure, nous sortions de table; je dessinais jusqu'à trois; de trois à cinq, je faisais de la musique; à cinq, je sortais avec ma bonne maman; ou je restais auprès d'elle dans le salon et je m'occupais d'un ouvrage à l'aiguille. Après dîner, je faisais la lecture à haute voix; c'est ainsi que j'ai acquis ce talent dont tu me complimentais hier. Maman avait un tact parfait: elle me reprenait souvent, et toujours à propos, pour me faire quitter la déclamation théâtrale, ou le *ratata* des pensionnaires. Parfois, à l'endroit le plus inté-

ressant, des visites venaient nous interrompre; aussi j'étais loin de les désirer, d'autant plus que s'il y avait du monde, je rentrais dans ma chambre à neuf heures, tandis que si nous étions seules, c'était auprès de ma bonne maman que je traduais alternativement de l'allemand, de l'anglais ou de l'italien.

NATHALIE. Ainsi rien ne troublait cet ordre monastique, et chacun de tes jours était semblable à celui qui l'avait précédé?

LOUISE. Je n'étais pas d'âge à aller dans le monde; cependant, en hiver, nous ne pouvions pas éviter de dîner parfois en ville: je suis allée aussi à deux ou trois bals, et l'an passé, maman m'a menée au spectacle. Là, par exemple, je me suis toujours amusée.

NATHALIE. A quel théâtre as-tu été?

LOUISE, *marquant sur ses doigts*. Aux Français, voir *Polyeucte*; à l'Opéra, voir *Robert*, et aux Italiens la *Gazza*.

NATHALIE. Bravo! oh! les Italiens surtout, comme je m'y amuse! quelle belle *chambrée*!

LOUISE. Qu'appelles-tu une *chambrée*?

NATHALIE. C'est ainsi que j'ai entendu nommer quelquefois la belle compagnie réunie dans les loges. Nulle part elle n'est mieux choisie, ni plus merveilleusement parée qu'aux Bouffes.

LOUISE. Quand je suis au spectacle, je regarde sur le théâtre et non pas dans les loges.

NATHALIE. C'est-à-dire que tu es toute attention à ce qui se passe sur la scène comme une pensionnaire ou une provinciale: cela est pardonnable à nos âges; mais les hommes ou les femmes du monde seraient ridicules en se conduisant ainsi.

LOUISE. Je ne puis le croire, et je trouverais au contraire bien de la sottise chez les hommes ou les femmes du monde qui s'enfermeraient trois heures dans une sorte de boîte, sans espace et sans air, pour le plaisir de s'entre-regarder, lorsqu'ils peuvent s'admirer tout à leur aise dans les sa-

lons où ils se rencontrent. C'est aux pensionnaires et aux provinciales que me semblent convenir ces distractions dont tu fais une condition du bel air; elles n'ont que cette occasion de faire connaissance avec des personnages célèbres dont les noms retentissent dans leur solitude, et la curiosité de les voir peut leur faire oublier l'attrait d'une représentation théâtrale; mais une fois qu'on est sûr qu'un tel plaisir ne saurait manquer un jour ou l'autre, je ne conçois plus qu'on le recherche. (*Louise prend un ouvrage dans une corbeille; c'est une blouse de toile bleue.*) Tout en causant, je vais achever la petite blouse que je destine à l'enfant de la pauvre femme que nous avons rencontrée hier. Je vois qu'il me faut renoncer à l'étude pour ce matin. Déjà une heure de passée depuis que nous sommes ensemble!

NATHALIE. Tu allais dire une heure de perdue. Mais c'est là le charme de la conversation: c'est de tuer le temps.

LOUISE. Comment! tu ne sais pas employer tes journées? Pour moi elles ne sont jamais assez longues.

NATHALIE. Ah! je parviens aussi à les abrégier! Quand je n'ai personne avec qui causer, je m'abandonne à la rêverie. Rêves-tu quelquefois?

LOUISE, *riant*. Non pas toute éveillée; Dieu merci! j'ai autre chose à faire.

NATHALIE. Des choses plus utiles peut-être, mais non pas plus attrayantes.

LOUISE. Je t'ai mal comprise sans doute, c'est réfléchir, que tu veux dire; tu songes aux difficultés dont se hérissent les choses qu'on t'enseigne, ou bien à des préceptes de morale dont tu cherches à faire l'application.

NATHALIE. Voilà, en vérité, d'aimables distractions! Non, non, je ne pense ni aux sciences ni à la morale dont on nous assomme tant que nous sommes enfants; c'est au contraire pour les oublier que je rêve une existence autre que la mienne. Parfois je m'élance en idée au milieu du tourbillon

des plaisirs du monde, que l'on me permet à peine d'entrevoir ; je rêve une élégance qui surpasse toutes les élégances ; ce ne sont que fêtes et parures nouvelles ; les hommages les plus empressés m'environnent, je donne le ton en tout et partout, enfin je suis ce qu'on appelle une femme à la mode.

LOUISE. Quelle folie ! comment peux-tu aimer le monde au point d'y penser sans cesse et d'en faire ton bien suprême ?

NATHALIE. Détrompe-toi ! ce n'est pas le monde, c'est la rêverie que j'aime. Souvent je quitte ce brillant idéal qui te choque, pour me consacrer à la solitude la plus profonde ; je me bâtis une retraite de mon goût, embellie de ce qui plaît dans le moment à mon imagination, qui est fort capricieuse, je dois en convenir, car dans d'autres instants, renonçant à toutes sortes de plaisirs, je rêve des peines... mais des peines poétiques... tu me comprends ?

LOUISE. Pas précisément. Cependant je crois entrevoir, ma chère Nathalie, que ces rêveries sont dangereuses et peuvent devenir coupables.

NATHALIE. Comment serait-on coupable quand on ne fait rien de mal ? et quel danger y a-t-il à composer des romans que l'on n'imprime pas ?

LOUISE. Le danger de perdre à ces chimères le temps que nous devons employer à connaître nos devoirs et à les accomplir ; voilà du moins ce que me disait ma bonne maman lorsque, éprise des beautés de l'histoire, je rêvais les actions des Eponine et des Pauline. Elle ajoutait : « Il n'y a plus de tyrans qui chargent de fers des mains innocentes, plus de bûchers où l'on confesse glorieusement sa foi ; mais nous trouvons à chaque pas de l'ennui, des contrariétés, des privations, en regard de beaucoup de luxe, de fêtes, de plaisirs trompeurs. Garde donc ton héroïsme pour ces mille sacrifices dont se compose la vie d'une femme de bien. » Puis encore il me semble qu'enrêvant tant de mensonges, on doit se dé-

goûter de la réalité et finir par se trouver malheureuse de ce que les choses de la vie ne s'arrangent pas avec la grâce et l'à-propos que tu leur prêtes dans tes rêves.

NATHALIE. Il est vrai que je suis triste parfois en pensant que ces biens que j'appelle dans mes jolis songes ne seront jamais mon partage ; je regrette jusqu'à mes douleurs imaginaires, car les chagrins réels sont bien prosaïques, et plus ennuyeux encore que cuisants. Cependant, si tous ces accidents d'une vie privilégiée ne doivent pas devenir mon partage, je puis être à plaindre de les avoir entrevus, mais non pas coupable... j'ai ce mot sur le cœur.

LOUISE. Il est peut-être un peu dur ; mais réfléchis : n'est-ce donc pas une grande faute que d'être ingrate envers la Providence et de mépriser les biens qu'elle nous donne pour soupirer sans cesse après des chimères ! L'Évangile nous commande d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre pensée, et notre prochain comme nous même ; est-ce donc obéir au premier de ces grands commandements que d'occuper son cœur et sa pensée d'intérêts frivoles et égoïstes ? Quant au prochain, on ne peut guère l'aimer et le servir si l'on vit dans un monde imaginaire, car lors même que tu rêverais de bonnes actions et d'établissements philanthropiques, Dieu te demanderait encore compte du temps perdu à des chimères que tu ne peux réaliser.

NATHALIE. Que tu dois t'ennuyer étant si raisonnable ?

LOUISE. Moi ! pas un seul instant du jour.

UN DOMESTIQUE. M. le comte attend ces demoiselles dans le salon.

NATHALIE. Mon Dieu ! je ne suis pas coiffée !... Descends toujours, ma chère.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

La Fille du Reiss (1).

I.

Au commencement du douzième siècle, le reiss Abd-Allah, chef des forces navales du soudan d'Alger, habitait un château qu'il avait fait bâtir à Mers-Eddubban, afin de dominer à l'ouest la pleine mer du côté d'Oran et de l'Espagne, et à l'est, la rade d'Alger, jusqu'au cap Matifou. Abd-Allah était un riche et puissant seigneur : les terres qui entouraient sa demeure lui appartenaient depuis la mer jusqu'à la montagne du Boudjareah, et de nombreux esclaves les cultivaient.

Le reiss était veuf. Beziza, sa fille unique, sortait à peine de l'enfance ; lorsqu'il venait se reposer de ses fatigues, elle l'égayait par sa gracieuse figure, qui paraissait plus blanche encore, encadrée de longs cheveux noirs, et dont les grands yeux de gazelle semblaient lancer des flammes. Alors, pour plaire à son père, elle se revêtait de ses plus riches vêtements : c'était une chemise de soie blanche, rayée ; un large pantalon descendant jusqu'aux genoux ; elle ornait sa tête tantôt de la chachia recouverte de sequins, tantôt d'un mouchoir de soie à raies d'argent, qu'elle entourait de fleurs. Mais bientôt les fonctions du reiss le rappelaient au loin, et Beziza grandissait dans la solitude, comme un palmier dans le désert ; sa vie se passait au milieu de ses négresses, à broder, à chanter, et quand venait le soir, elle montait sur la terrasse du château de son père, pour respirer les parfums qui lui venaient de la montagne. Toutes ses journées se ressemblaient : les dattes, les raisins, les bananes paraissaient au repas en hiver comme en été ; sa cassette, incrustée de nacre et d'écaille, était toujours pleine de bijoux ; les oiseaux les

plus rares remplissaient ses volières ; le jet d'eau de la cour de marbre rafraîchissait de sa légère pluie l'atmosphère brûlante de l'été, tandis que l'hiver le brazero répandait une douce chaleur, avec les parfums du lentisque. Le seul événement qui troublait la tranquillité du château, c'était quand le reiss rentrait mécontent de ses courses aventureuses ; car tout tremblait devant lui ; mais alors la vue de sa fille chérie, un baiser de sa bouche vermeille sur les mains du vieillard, durcies par le soleil et l'air de la mer, l'apaisaient, et chacun reprenait ses occupations accoutumées.

Abd-Allah se trouvant à Alger, près du soudan, la jeune Arabe eut, chose inouïe, la fantaisie de se promener au dehors ; elle confia son dessein à Brouka, petite négresse attachée à son service, et, un soir, saisissant le moment où les esclaves rassemblaient au loin les bestiaux pour les faire rentrer à l'étable, toutes deux s'échappèrent, se dirigeant vers la mer, qu'elles n'avaient jamais aperçue qu'à travers leur petite fenêtre grillée. Arrivées sur le sable, les jeunes filles ôtèrent leurs babouches, avancèrent leurs pieds sous les vagues frémissantes, puis s'amuserent à ramasser des coquillages. Elles, qui vivaient enfermées, jouissaient de la liberté, respiraient un air pur ; leur poitrine se dilatait à la brise de mer... Aussi les instants passèrent si vite, qu'elles avaient oublié les heures, lorsque la nuit vint avertir Beziza.

Appuyée sur le bras de sa négresse, elle revenait lentement, lorsque franchissant le seuil du château, son oreille fut frappée par une voix qui semblait sortir de dessous terre. Cette voix chantait :

« Mes chiens errent sans maître ; mes
» faucons s'enfuient d'arbre en arbre ; un
» étranger occupe ma place au foyer de
» mes pères ; la belle Angleterre, hélas ! je
» ne la reverrai plus ! »

Ce chant avait un charme indéfinissable de mélancolie, de chagrin sans espoir. Les sons, s'affaiblissant par degrés, s'étaient

(1) Reiss, amiral.

éteints, et le silence régnait seul dans l'obscurité de la nuit, que Beziza les écoutait encore.

Cependant il lui fallut rentrer au château. Retirée dans sa chambre, la jeune mauresque ne put fermer les yeux; les paroles qu'elle avait entendues retentissaient dans son cœur; elle les répétait sans les comprendre, et se demandait comment elle pourrait soulager la peine du prisonnier; car elle savait que son père en ramenait souvent de ses expéditions, et qu'ils étaient traités avec dureté par le chef des esclaves.

Le jour la surprit dans cette préoccupation, et les heures lui parurent bien longues jusqu'au soir. Alors elle recommença la même promenade, bien que pour elle la mer n'eût plus d'attraits; mais elle espérait entendre encore la voix qu'il avait tant émue, et connaître celui qui chantait. Enfin, à force de perquisitions, les jeunes filles découvrirent au pied du mur du château qui regardait la mer, un soupirail caché à moitié par de hautes herbes. Beziza les écarta avec précaution, puis plongeant son regard, elle aperçut une faible lumière, et reconnut bientôt que cette clarté venait d'une lanterne de fer suspendue à la voûte d'un souterrain, dans lequel un jeune homme était étendu sur un peu de paille. De longs cheveux blonds voilaient à demi son blanc visage, qu'il tenait tristement penché sur sa main; des chaînes serraient ses bras, et il avait l'air si malheureux, que le cœur de la jeune mauresque s'en émut de pitié.

Depuis ce moment, chaque soir elle venait écouter les chants plaintifs de l'esclave. Tantôt elle laissait tomber dans le cachot les fleurs de l'acacia, celles du sycomore, ou bien des gâteaux qu'elle pétrissait elle-même avec de la farine et du miel. Beziza ne s'ennuyait plus; les journées lui paraissaient bien courtes, occupées de l'espérance d'adoucir l'infortune du prisonnier.

II.

Bientôt Mers-Eddubban prit une vie nou-

velle : le reiss y faisait les préparatifs d'une expédition contre Tanger. A toute heure des cavaliers apportaient des messages; des felouques jetaient l'ancre à la pointe du cap Caxime, et s'éloignaient, pour revenir avec de nouvelles munitions de guerre.

Quelques jours avant son départ, Abd-Allah fit venir Beziza : il paraissait content; la baisant au front, il lui dit :

« Ma fille, l'arbre que j'ai planté le jour de ta naissance a fleuri cette année pour la première fois, et m'avertit qu'il est temps de te donner un époux. Cet époux arrive demain, et avant que mon vaisseau mette à la voile, il sera mon fils ! »

La jeune Arabe rougit et pâlit tour à tour; cette nouvelle, qui devait la rendre joyeuse, l'accablait de tristesse.

« Est-ce que mon père n'est pas content de sa fille, qu'il parle de l'éloigner ? dit-elle d'une voix tremblante. Lorsque sa fille aura une maison à elle, un mari, des enfants, qui lavera les pieds de son père ? qui lui préparera sa chibouke, son café ? qui l'endormira au son du meshroul (1) ? Oh ! que mon père permette à son enfant de garder la coiffure des vierges, et elle le bénira ! »

Le vieux chef se sentit touché; et l'époux qu'il avait choisi pour sa fille s'éloigna avant de l'avoir vue.

Le départ de son père attrista Beziza; il allait courir des dangers; il pouvait être blessé sans qu'elle fût là pour panser ses blessures. Ces tristes pensées lui avaient fait oublier l'esclave prisonnier; cependant le troisième jour après le départ de la flotte, elle songea à le visiter.

En regardant à travers le soupirail, Beziza jeta un cri d'effroi. La lampe ne brillait plus ! Peut-être l'infortuné, cessant d'être secouru par elle, avait-il péri ! peut-être l'avait-on changé de cachot !...

(1) Cruche de terre dont le fond est remplacé par du parchemin.

Ne pouvant résister à son inquiétude, et se rappelant où le chef des esclaves plaçait les clefs de la citerne, elle alla les décrocher, couvrit sa tête d'un voile, et suivie de sa fidèle Brouka, qui portait une petite lampe, des gâteaux et des fruits, elle se dirigea d'un pas rapide vers l'escalier qui conduisait aux souterrains, descendit de nombreuses marches, rencontra une porte de fer, qu'elle ouvrit ; puis une seconde, puis une troisième ; enfin elle se trouva dans le cachot du prisonnier. Au bruit que firent les jeunes filles, le captif, dont les yeux étaient éblouis par la lumière, se leva avec peine et dit, en s'inclinant devant Beziza :

« Soyez bénie ! noble dame, qui venez visiter un malheureux !... Mais qui êtes-vous, pour avoir pu parvenir jusqu'ici ?

— Je suis la fille du reiss ; et toi, qui ne ressembles pas à nos spahis, quel pays t'a vu naître ?

— La verte Angleterre est ma patrie. J'y vivais heureux ; mais de tous les points du monde l'on courait vers Jérusalem, délivrée depuis peu par les chrétiens ; je pris, moi aussi, la croix du Seigneur, et je quittai Londres. Hélas ! le vaisseau qui me portait en Palestine fit naufrage sur la côte de Tunis ; mes compagnons et moi nous fûmes pris et menés au marché ; le reiss, votre père, m'acheta et me conduisit ici, où je languis depuis deux ans. Dès que paraît le jour, l'on m'envoie au loin traîner la charrette, tourner les meules, comme un cheval aveugle, et lorsque l'air devient moins brûlant, l'on me renferme dans ce cachot humide, où le bruit des vagues trouble seul mes tristes pensées. J'ai appris l'arabe, pour entendre un ami compatir à mes infortunes, et dans l'espoir de trouver un homme généreux qui voulût aller en Angleterre y chercher ma rançon ; car près de Londres j'ai des châteaux que je donnerais volontiers pour être libre... Je n'avais pu réussir à rien... lorsque depuis quelque temps Dieu semblait avoir pris

mes maux en pitié : des fleurs odorantes tombaient à mes pieds et purifiaient l'atmosphère fétide de ma prison ; je crus d'abord que c'étaient les acacias et les sycamores qui secouaient ainsi leurs branches ; mais des gâteaux d'épices et des fruits savoureux accompagnaient la pluie de fleurs ; et plus que tout cela, quand mes douleurs s'exhalaient dans mes chants, une voix, répondant à ma voix, faisait naître l'espérance dans mon cœur !... Mais depuis quelque temps mes fleurs se sont flétries sans être renouvelées ; je n'ai plus entendu les chants qui répondaient à mes chants... Le désespoir s'est emparé de moi... Je veux mourir ! »

La jeune fille était atterrée ; de grosses larmes tombaient sur les fers du prisonnier... puis, relevant la tête, et paraissant faire un effort sur elle-même, elle lui fit signe de la suivre ; la négresse aida l'esclave à porter sa chaîne, dont le bruit eût pu les trahir, et tous trois remontèrent l'escalier de la citerne. Le palais était silencieux ; Beziza et la négresse, joignant leurs efforts à ceux du captif, soulevèrent la poutre qui barrait la porte du château, et se dirigèrent vers la mer.

Mais la fille du reiss s'arrêta subitement : « Il faut que je rentre, leur dit-elle ; allez toujours. Toi, Brouka, conduis cet étranger jusqu'au rocher dont le pied est baigné par les vagues. Cachez-vous tous deux sous son ombre ; je vous y rejoindrai... »

Et tremblante de la crainte d'être vue, car la lune projetait sa lumière sur les murs blanchis. Beziza rentra sans bruit dans son appartement.

En toute autre situation, le captif eût admiré cette nuit d'Orient plus claire qu'un jour d'Occident ; ces lames qui ridaient à peine la surface de la mer et semblaient rouler des paillettes d'or... mais il s'agissait pour lui de la liberté, de la vie... et son sort était entre les mains de deux jeunes filles !

Bientôt Beziza les rejoignit en courant : elle portait une petite cassette.

« Tiens, étranger, dit-elle en lui présentant, prends ces bijoux ; je n'en ai pas besoin ; puissent-ils t'aider à revoir ta patrie !

— Ah ! ma vie vous appartient ! s'écria avec admiration le jeune homme. Mais comment reconnaitrai-je tant de générosité !

— Si ta veuve m'appartient, répondit d'une voix tremblante la fille du Reiss, sauve-la ! Si tu veux reconnaître mes bontés, ajouta-t-elle en baissant ses grands yeux noirs, donne-moi la vérité de ta main droite, que d'ici à sept années, tu n'épouseras aucune femme, si ce n'est moi.

— Je vous donne avec joie la vérité de ma main droite que, pendant sept années je n'épouserai aucune femme, et garderai chèrement votre souvenir.

— Tu sais où tu me retrouveras ? dit-elle en lui montrant la terrasse du château... Là je serai à t'attendre. Souviens-toi de celle qui t'a soulagé dans la peine, et avant que les sept années aient une fin, reviens pour m'épouser.

— Je reviendrai, noble et généreuse mauresque !... Votre nom ? pour que je le répète dans mes prières.

— Beziza.

— Je ne l'oublierai pas ; car ce nom signifie *chérie*.

— Mais toi, comment pourrai-je t'appeler, durant ces sept années, et quel pays habiteras-tu ?

— Mon nom est Gilbert ; mon pays est Londres ; c'est là que s'adressent mes pas.

En ce moment, un bâtiment passait au large : à la forme de ses voiles qui se dessinaient dans l'ombre, il était facile de reconnaître qu'il n'appartenait point aux barbaresques. La négresse agita son écharpe ; les marins aperçurent ce signal, et une barque s'approcha du rivage.

Le fugitif paya son passage en donnant un des bijoux de la cassette. Le jour allait paraître ; Gilbert, après avoir baisé la main

de sa libératrice, s'élança dans la barque ; et soulevant ses chaînes pour placer une main sur son cœur, il prononça plusieurs fois d'une voix tendrement émue le mot « Adieu ! adieu !

— Adieu ! répéta Beziza, adieu ! » Puis elle monta sur le rocher, et tant que le navire fut visible à l'horizon, elle le suivit des yeux ; quand il eut disparu, elle descendit tristement et se hâta d'entrer au château. Les clefs furent adroitement remises à leur place, rien ne sembla dérangé, aussi, grande fut la stupéfaction du gardien, quand il ne retrouva plus son prisonnier. On fit des perquisitions dans les environs ; chaque creux de rocher fut visité, et personne ne soupçonna la fille du reiss d'avoir donné la liberté à l'esclave chrétien.

III.

Les années s'écoulèrent. Chaque jour Beziza épiait sur la terrasse les navires qui passaient, dans l'espoir de découvrir celui qui avait emporté son fiancé. « Hélas ! il ne revient pas, » disait-elle chaque soir ; et dans sa poitrine, une voix murmurait : « Il ne reviendra pas ! »

Les sept ans allaient bientôt finir ; la jeune Mauresque ne regardait plus la mer qu'avec désespoir, lorsque la galère capitane, les antennes renversées, les vergues en berne, aborda au cap Caxime... elle portait encore le reiss, mais le reiss était mort !... On lui fit de magnifiques funérailles ; on l'enterra au cimetière des grands ; et bien des chefs envièrent la mort glorieuse qu'il avait trouvée dans les combats ; car ces chefs ne pouvaient savoir si le cordon ou la hache ne terminerait pas leurs jours !

Beziza aimait son père de toute son âme ; elle crut mourir, lorsqu'elle le revit dans son cercueil de plomb, et fut longtemps malade de douleur ; sa raison semblait l'avoir abandonnée... quand elle lui revint, elle se trouva orpheline, sans parents, sans amis, maîtresse de ses biens, entourée d'esclaves, mais seule...

Déjà de nombreux prétendants à sa main se présentaient ; le soudan avait promis de prendre soin de la fille de son reiss, de la marier à un de ses ministres, peut-être de l'épouser lui-même... Mais elle n'osait s'arrêter à ces idées qui lui faisaient horreur, car elle se regardait comme la fiancée de Gilbert... Et cependant, Gilbert ne revenait pas !

Un jour elle prit une grande résolution. Pour l'exécuter, elle se confia au chef de ses esclaves. Cet homme, qui lui était tout dévoué, parvint à échanger les châteaux et les terres de sa jeune maîtresse pour une forte somme en or et en pierreries ; Beziza donna la liberté à tous ses esclaves, dota sa fidèle Brouka, et faible, délicate, ne connaissant rien de la vie extérieure, elle partit pour retrouver celui qu'elle aimait, ne sachant que ces deux mots : Gilbert, et Londres.

La jeune mauresque savait que l'Europe était de l'autre côté des mers ; elle dit : Londres ! à la première barque espagnole qui passa, et fut transportée à Gibraltar. C'était presque son pays ; la langue arabe s'y parlait encore. Beziza répéta : Londres ! et une caravelle la conduisit jusqu'à Lisbonne. Elle avait déjà fait un bien long chemin, mais pas encore assez long ! Cependant, un jour qu'elle errait au bord du Tage, elle crut reconnaître de loin son fiancé à ses cheveux blonds. Hélas ! ce n'était qu'un de ses compatriotes ! Elle lui cria : Londres ! et pour un peu d'or, elle fut reçue à bord d'un navire anglais. L'Océan houleux avait succédé à la paisible Méditerranée ; un horizon gris remplaça le ciel azuré ; mais Beziza ne s'aperçut ni des vents ni de la tempête ; elle n'avait qu'une pensée : revoir Gilbert fidèle... ou mourir !

Un bon prêtre qui connaissait la langue arabe, pour avoir passé de longues années en captivité chez les Sarrasins, fut touché de l'isolement de la jeune fille ; il l'interrogea, sut bientôt son histoire, et pendant

les longs jours de la traversée, il lui apprit à parler anglais.

Mais à Douvres, le prêtre trouva sa famille qui le pleurait depuis de longues années ; elle offrit l'hospitalité à la belle étrangère ; la fille du reiss n'accepta qu'une longue robe de laine brune, un chapeau à larges bords, un bâton blanc, et se remit en route, seule, portant son or et ses bijoux dans une ceinture roulée autour de sa taille.

Beziza marcha tout le jour, se reposant à l'ombre des chênes, demandant un peu de pain et de lait aux paysans qui la prenaient pour une pèlerine. Le soir la vit aux portes de Cantorbéry ; là, brisée de fatigue, elle ne savait où se reposer... quand une église se présente à sa vue ; les portes en étaient ouvertes... elle entre. La suavité des chants, l'éclat des cierges, le parfum de l'encens, la transportent d'une sainte admiration. Les fidèles s'éloignèrent, les lumières s'éteignirent, et la jeune Mauresque, restée seule, s'endormit agenouillée sur les marches de l'autel.

Bientôt elle eut une vision : La sombre cathédrale s'illumina de mille feux ; le soleil, se jouant à travers les vitraux colorés, mêla sa vive lumière à celle des cierges ; Beziza se trouvait assise à côté de Gilbert ; un homme couvert d'un long manteau de brocart, coiffé d'une mitre et portant une crosse d'or à la main, priait devant l'autel. Cet homme attirait l'âme de Beziza : il se leva et s'avançant, il se mit à genoux devant eux, implorant leur bénédiction. Alors, la mitre disparut ; à sa place brilla une auréole ; la crosse fut remplacée par une palme verte de l'orient. Cet homme leur faisant signe de le suivre, s'éleva vers les cieux...

La jeune Mauresque se réveilla émue, étonnée de ne pas voir Gilbert à ses côtés. Mais ses forces étaient revenues ; elle continua sa route, et Rochester, la grande ville ; Gravesend, le bourg obscur ; Greenwich, au bord de la Tamise, la virent passer tour à tour.

Le matin du septième jour, après s'être reposée la nuit chez de braves fermiers, elle se dépouilla de ses grossiers vêtements, peigna ses longs cheveux qu'elle parsema de perles, posa sur son front un diadème de pierreries ; puis reprenant pièce à pièce son riche costume maure, elle s'en revêtit et se regardant toute tremblante dans son petit miroir qu'elle n'avait pas consulté depuis bien longtemps!.. « Hélas ! se dit-elle, après tant de fatigues, de soucis, je suis peut-être devenue laide... » Non ! son petit miroir lui répondit qu'elle était toujours belle. Alors, s'enveloppant le corps et la figure du long haïk rayé qui lui servait à la fois de voile et de châle, elle se dirigea vers la Tamise, dernière barrière entre elle et Londres !

Mais au moment d'atteindre le but de sa vie, elle se sentait défaillir.

« Allah ! disait-elle, que vais-je devenir ! si Gilbert, que je viens chercher de si loin, ne me reconnaît plus, s'il n'a pas gardé souvenir de sa promesse !... »

Quand elle se trouva sur le fleuve, le batelier qui la passait dans sa barque ne pouvait se lasser de la regarder avec curiosité et admiration.

« Bon batelier, lui dit Beziza, quelles nouvelles pouvez-vous me donner de Londres et d'un chevalier nommé Gilbert ? »

— Du chevalier Gilbert ?... j'en sais d'étranges ! Voyez-vous ce beau château qui se mire dans la Tamise ; il y a là des fiançailles qui durent depuis trente jours et trois, car le jeune seigneur Gilbert ne peut se décider à conduire sa fiancée à l'autel, à cause de l'amour qu'il a promis à une fille d'au delà des mers ! »

Beziza frémit de joie : « Merci ! brave garçon ! dit-elle, retirant une bourse suspendue à sa ceinture et lui donnant tout l'or et toute la monnaie blanche qui s'y trouvait. Prends cela pour la bonne nouvelle que tu viens de m'annoncer. »

Le bateau touchait à la rive. La jeune Mauresque s'élança joyeuse et se trouva

bientôt à la grille du noble manoir. Elle frappa doucement, et le serviteur chargé d'introduire les invités au festin ne la fit pas attendre.

« Est-ce ici la demeure du seigneur Gilbert ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. »

— Oui, répondit le serviteur ; entrez, c'est le jour de son mariage. »

Hélas ! pensa-t-elle, j'arrive trop tard ! s'il a épousé une autre femme, il m'a donc oubliée ! Oh ! que je voudrais encore être dans ma patrie !

« Brave homme, dit-elle au serviteur ; va demander à ton maître une tranche de son pain blanc, une coupe de son vin rouge, pour celle qui l'a soulagé dans la peine. »

Quand le serviteur entra dans la salle du festin, où les deux familles étaient réunies, il mit un genou en terre devant son maître.

« Qu'est-ce que tu vas me demander avec tant de courtoisie, mon brave serviteur ? lui dit Gilbert étonné. »

— J'ai été gardien de votre château pendant trente années et trois ; mais je n'ai jamais ouvert à dame si riche que celle qui vient de se présenter à la grille ; sur chaque doigt elle a des bagues, et sur son front une couronne de pierreries qui pourrait payer un comté ; quant à dame aussi belle, je n'en ai jamais vu !

— Tu aurais pu excepter ta jeune maîtresse, dit une voix sèche et dure.

— Ne vous fâchez pas, mère de la mariée ! reprit le gardien ; mais cette dame est dix fois plus belle que votre fille et que toutes les filles qui sont de votre compagnie. Puis, se tournant vers Gilbert : Seigneur ! ajouta-t-il, cette dame ne demande qu'une tranche de votre pain blanc, une coupe de votre vin rouge pour celle qui vous a soulagé dans la peine.

— Oh ! s'écria Gilbert, se levant aussitôt de table, ce ne peut être que Beziza ! »

Et dans son empressement de la revoir, de quinze marches n'en faisant que trois,

il arriva devant elle , et prit sa main qu'il baisa tendrement.

« Tu as choisi une autre fiancée ! lui dit Beziza avec tristesse ; tu m'as oubliée ! j'ai seulement voulu te dire adieu... Adieu , Gilbert ! je tâcherai aussi de t'oublier. » Puis elle tourna sa jolie tête sur son épaule gauche pour cacher les larmes qui coulaient de ses yeux.

— O Beziza ! s'écria Gilbert, ce mariage n'est pas accompli , et jamais je n'épouserai que celle qui a tant osé et tant fait pour moi ! »

Alors, la prenant par la main, il la conduisit galamment dans la salle du festin et la fit asseoir à ses côtés, en lui disant : « Soyez la bienvenue chez votre fiancé !

— Votre amour change vite, messire ! dit la mère de la mariée. Ce matin, ma fille allait être votre épouse, et vous en prenez une autre avant qu'il soit midi ! Ordonnez plutôt à cette aventurière de se retirer.

— Ce matin, j'étais un parjure ; l'engagement que j'ai pris autrefois avec cette jeune étrangère est plus sacré que celui qui m'unit à votre fille ! je ne lui ai pas fait de tort ; remmenez-la chez vous, je doublerai son douaire. Vous, Beziza, soyez la bienvenue dans la famille de votre fiancé. »

Quelques jours après, l'église de Saint-

Paul voyait une curieuse et touchante cérémonie. Une jeune Africaine comparaisait devant six évêques assemblés : sur la déclaration qu'elle voulait se faire chrétienne, n'avoir d'autre Dieu que le Dieu de Gilbert, l'eau du baptême fut versée sur son front ; elle reçut le nom de Mathilde, et aussitôt après, son mariage avec Gilbert Becket fut célébré par l'évêque de Chichester, dont la voix prophétique déclara : que la main du Dieu tout-puissant avait réuni de l'Orient à l'Occident deux êtres de mœurs, de religions si différentes, afin que de ce mariage naquit un enfant qui ferait l'ornement et la gloire de l'église chrétienne.

En effet, en 1119, Mathilde mit au monde un fils qui fut baptisé sous le nom de Thomas, devint chancelier du royaume, archevêque de Cantorbéry, primat de l'église d'Angleterre, et périt martyr de sa fidélité à la religion.

Plus tard le château où Gilbert avait reçu la jeune Arabe fut transformé en un hôpital pour honorer la mémoire de saint Thomas Becket.

M^{me} JULIE DE HULSEN.

(Quelques détails, quelques mots naïfs de cette nouvelle sont tirés d'une vieille ballade anglaise qui raconte l'histoire de Gilbert Becket et de la jeune Arabe qu'il a épousée.)

Le Buisson d'Aubepine.

« Mère, toi qui toujours prends plaisir à m'instruire,
Me diras-tu pourquoi, dans ces champs que j'admire,
Lorsque le gai printemps rend tous les gazons verts,
Ces buissons tout là-bas de neige sont couverts ?

— Ma fille, répondit en souriant la mère,
Ce que tu vois là-bas est une fleur légère,
Dont la vive blancheur a pu tromper tes yeux.
Approchons, tu vas voir, rien n'est si gracieux

Que sa tige flexible en forme de guirlande ,
Dont le parfum suave est celui de l'amande.
Viens , je veux en parer ton front , dont la fraîcheur
Est pour le moins égale à celle de la fleur.
Mais avant de former ta couronne enfantine ,
Je veux en arracher cette cruelle épine ,
Qui de notre Sauveur teignit les traits divins
D'un sang , dont son amour rachetait les humains.

— Quoi ! mère , ce buisson paré de tant de charmes
Peut cacher sous ses fleurs de si perfides armes ?
Fuyons-le , car je hais ses dehors séduisants
Qui servent à cacher de coupables penchants.

— C'est très-bien , cher enfant ; mais ta raison peu sûre
Ne peut comprendre encor , ni juger la nature.
Le Seigneur , qui dicta ses éternels décrets ,
Quelquefois aux mortels en livra les secrets.
Si pour orner nos champs , Dieu créa l'aubépine ,
C'est pour la protéger qu'il l'arma d'une épine ;
Et ces buissons formés d'odorants arbrisseaux
Sont là pour garantir les champêtres travaux :
Le laboureur prudent , qui planta cette haie ,
Lorsque le jour finit , s'en va fermant la claie ,
Et confiant aux cieux la garde de son bien ,
Tranquille , il se repose et ne redoute rien ;
Plus heureux en cela que l'habitant des villes ,
Pour qui murs et verroux sont , hélas ! trop utiles.
Un autre emploi bien doux qu'on donne à cette fleur ,
L'a fait encor nommer emblème de candeur ,
Car la Vierge pieuse au Seigneur consacrée ,
En porte sur le front la couronne sacrée ;
Et remplaçant ainsi la fleur de l'oranger ,
Fait voir à quel époux son cœur va s'engager.
Mais , tiens , j'ai dépouillé cette branche fleurie
De l'aiguillon cruel qui t'aurait pu blesser.
Que ne puis-je toujours des ronces de la vie
Dépouiller les sentiers par où tu dois passer ! »

M^{me} MARIE-FERDINAND HUARD.

Revue des Théâtres

Pierre Landais, drame en cinq actes et en prose ; par M. Emile Souvestre.

La scène se passe en 1475.

Aux environs de Vannes, la pauvre cabane du tailleur Pierre Landais ; il est assis les bras croisés auprès d'une alcôve. Sur le degré qui entoure le haut manteau de la cheminée est un banc de pierre ; des hommes et des femmes emportent les meubles qu'un homme de justice vient de leur vendre.

L'homme de justice continue :

« A trois sous, bourgeois, l'établi !... à six deniers l'équipement de guerre comme bourgeois d'Elven !... à cinq sous nantais le Missel !... » Il manquait encore quelque chose à la somme due, l'homme de justice s'approche de l'alcôve. « Le berceau de ma fille ! s'écrie Landais étendant les bras comme pour le défendre. Arrêtez, maître clerc ! Vous avez vendu l'établi sur lequel je gagnais le pain de chaque jour, les armes destinées à défendre mon foyer, la relique devant laquelle ma mère m'avait appris à faire ma prière... c'était votre droit : je n'avais pu payer la troisième taille que monseigneur le chancelier prélève... Mais vous ne pouvez aller plus loin ! Les vieilles lois d'Hoël (*il se découvre*) le glorieux, disent : « Vous laisserez au débiteur l'habit » qui le couvre, un bâton de houx pour » parcourir les chemins, une tasse pour » boire aux fontaines, et le berceau de son » enfant. » — Oui, mais la nouvelle ordonnance de monseigneur le chancelier révoque cette loi... — Fais donc ton office !... Viens, Marie, dit Landais à son enfant, tu dormiras dans mes bras ; cet abri-là, du moins, ils ne peuvent te l'enlever ! — Personne ne veut enchérir sur le berceau ? reprend l'homme de justice ; alors, il restera confisqué au profit du duc. — Je l'achète ! dit en entrant le tailleur Ivan Cosquer ;

voilà vos trois gros nantais. — Ah ! béni soit Dieu ! murmure Landais. — J'arrive à propos pour empêcher l'enfant de coucher à la belle étoile, ajoute Ivan. — Oh ! merci ! — Il n'y a pas de quoi ! d'autant que je solde avec ton argent, ajoute-t-il tout bas. Tu sais qu'on nous devait au château d'Elven ? on a payé : j'ai encore dans mon escarcelle huit sous bourgeois pour toi. » Pendant ce temps, les paysans et les paysannes sont sortis, et l'homme de justice dit ironiquement à Pierre Landais : « Adieu ! jusqu'à la taille prochaine. » Pierre Landais va fermer la porte derrière l'homme de justice, et il était temps qu'il partît, car la patience du maître tailleur était épuisée. On vient lui enlever ce qu'il possédait de plus précieux, jusqu'à l'anneau d'argent qu'il avait donné à sa femme Marguerite, et qu'elle lui a rendu au moment de mourir... S'il n'a pas saisi une arme, c'est qu'il a pensé à sa fille... car il faut qu'il vive pour elle ! Dans sa jeunesse, Pierre, voyant les maux que les gens de justice et les gens de guerre faisaient éprouver aux manants, s'était mis à étudier pour être prêtre, afin de devenir l'égal des gentilshommes ; ayant rencontré Marguerite, il renonça à l'affranchissement, pensant qu'à force de travail, de courage, il pourrait vivre à l'abri du malheur ; mais monseigneur Chauvin, chancelier de Bretagne, avait été frappé de la beauté de Marguerite ; comme Marguerite était une sainte... il s'était vengé ! Landais avait reproché à messire Chauvin ses injustices... Marguerite est morte de chagrin, de misère... et il faudra que le pauvre tailleur aille le lendemain mourir au pied d'une croix de carrefour, lui et sa petite Marie ! Ivan Cosquer est plus habile, lui. Bien qu'il ne sache ni lire, ni signer son nom, ni même aussi bien tailler un pourpoint que son compère Landais ; c'est qu'il ne parle jamais à un gentilhomme que le sourire sur les lèvres, il le remercie le chapeau à la main du mal qu'il ne lui a pas fait, il le reçoit comme un présent, et se fait si petit, si

petit, que le gentilhomme serait obligé de se baisser pour le battre ; puis, comme le gibier le plus gras est le premier mangé et que les manants sont le gibier de la noblesse, il se dit bien pauvre, préférant avoir des trous à sa veste qu'à sa peau... Cependant Ivan ne peut tromper son compère. Il y a deux mois, un cavalier anglais, tombé dans un ravin pendant une horrible tempête, a été retiré par eux, et est mort chez Pierre Landais. Ce cavalier avait une escarcelle fort bien garnie dont Ivan s'est emparé ; il a bien proposé à Pierre de partager, mais celui-ci a refusé, ne gardant pour lui que les papiers, car, avec ces papiers, il aura la tête du chancelier... Mais jusqu'à présent le tailleur n'a pu approcher le duc.

Ce jour est la Saint-Pierre, la fête des tailleurs ; ordinairement, les deux amis soupent ensemble... Mais il n'y a rien ! Pour deux, dit Ivan, ce n'est pas assez ! Heureusement il a apporté un panier... vide ; avec les huit sous bourgeois de Pierre, il va querir de quoi souper, et, comme il pleut, Ivan met ses souliers dans son panier.

Resté seul, Pierre Landais regarde par la croisée. Le vent fait gronder la forêt, et les pâtres ramènent leurs troupeaux. Pendant qu'ils chantent cette vieille ballade :

Voici l'heure voilée
Où meurent bruits et chants ;
Au fond de la vallée
Plus d'oiseaux ni d'enfants.
L'ajonc flétri s'allume,
Près du foyer qui fume
Et le patre absorbé,
Reste le front courbé.

Landais, soulevant le rideau, regarde dormir sa fille. « Rien ne l'éveille, dit-il ; qu'elle est belle, mon enfant ! ah ! comment ne point faire pour elle des rêves d'ambition ! que m'importeraient, à moi, la richesse et la puissance ? n'aurai-je pas toujours au fond du cœur cette lie amère que laisse la vie ? Je connais les hommes, je suis triste pour jamais ! mais Marie, que rien encore n'a froissée, qui rit au monde et lui tend ses

bras d'enfant ; oh ! elle, mon Dieu ! je veux qu'elle garde une âme joyeuse, je veux qu'elle vive parmi les maîtres, qu'elle marche sur la foule, puisque c'est le moyen de ne pas sentir les pierres du chemin. Oui, je le veux !... Et que faut-il pour faire réussir les plus hardis projets ? Un hasard heureux, une volonté ferme !... Ah ! vienne le hasard, la volonté ne manquera point ! Puisqu'il y a chez les faibles tant de douleurs et de misères, il faut bien que le bonheur se trouve chez les puissants. » (Il reste pensif, les voix du dehors se rapprochent.)

Il croit, dans sa mesure,
Que les plaisirs parfaits
Coulent comme une eau pure
Sous le toit des palais.
Ah ! les biens qu'il réclame
Savent mieux se cacher :
Le bonheur vient de l'âme
Comme l'eau du rocher.

(Landais tressaille.) C'est étrange, dit-il, cette vieille chanson... cela serait-il vrai ? Qui sait, mon Dieu ! Dans le vallon on croit le jour plus brillant au sommet de la montagne ; et lorsqu'on l'a gravi... on n'y trouve que la foudre ou le brouillard... Si j'allais me tromper !... Si en croyant préparer le bonheur de ma fille je lui préparais au contraire de plus cuisantes souffrances ! Ah ! qui m'éclairera ? qui m'éclairera ? » (Il tombe assis sur un escabeau.)

Un gentilhomme entre. C'est le duc. Pierre Landais, feignant de ne pas le reconnaître, le reçoit de son mieux. Pour le sécher de la pluie, il casse son dernier escabeau. Ivan rapporte le souper et se récrie sur ce que le gentilhomme a la bonté d'avoir faim et soif. « Et toi ? dit le duc. — Moi, je mangerais toujours si cela ne coûtait pas si cher. » Mais Pierre Landais ne perd pas son temps. Il plaint le duc d'être l'esclave de la noblesse ; il accuse le chancelier d'être la cause de tous les maux. C'est lui qui profite de la sueur et du sang du pauvre : le duc n'en reçoit que la dixième partie.

Ce qu'il reçoit en entier, c'est la responsabilité des souffrances de son peuple. Le duc devient pensif. « Il paraît, dit-il, que tu es un grand politique. — Je ne suis qu'un pauvre tailleur, qui ne gagne pas assez pour vivre et pour payer les tailles... Mais si j'étais le duc... — Que ferais-tu? — Je ferais tomber le chancelier; c'est un traître qui a vendu son pays aux Anglais, j'en ai la preuve: j'appellerais à mon aide mon peuple, qui est l'ennemi de la noblesse, et l'on aurait d'elle bon marché, car elle s'est énermée par le luxe et par les richesses. Ah! si j'avais le pouvoir pendant une année, je la briserais comme du verre! » Les seigneurs à la recherche du duc ayant vu son cheval à la porte, entrent dans la cabane. « Maître Landais, dit le duc au pauvre tailleur, vous faites maintenant partie de ma maison. » Puis il se mêle parmi les seigneurs de sa suite. « Enfin! s'écrie Pierre avec exaltation, enfin! ma destinée commence! » Mais que deviendra sa petite Marie? L'abbesse du couvent d'Elven était sa marraine avant d'avoir pris le voile; Pierre charge Ivan de lui porter Marie, puis tombant à genoux devant son berceau, il s'écrie: « O Vierge sainte! sa patronne, c'est à toi que je la confie! — Maître Landais! à cheval! revient lui dire le duc. — Allons! s'écrie le tailleur, Dieu m'a donné l'occasion... A moi d'en profiter! »

Douze ans se sont écoulés, le pauvre tailleur est devenu le trésorier du duc, le chancelier est mort en prison; on a confisqué ses biens, brisé son écusson, abattu ses futaies; sa veuve a été trouvée morte de faim et de froid sur le seuil d'une église, avec son plus jeune fils dans les bras. Étienne Chauvin, frère du chancelier, vit au milieu de la cour sous les habits d'un fou, d'un mendiant; le duc ne s'occupe que de ses plaisirs; c'est messire Landais qui gouverne; aussi la noblesse a perdu une partie de ses privilèges; pour les recouvrer, elle conspire contre le duc et se réunit dans la taverne de Saint-Efitan, tenue par

Ivan Cosquer. Ivan conspire contre son ancien compère, parce que, à toutes les demandes qu'il lui a faites, il a répondu: « Il faudrait avoir des droits. » Pierre Landais passe une vie agitée, tourmenté par les intrigues, les insultes des nobles. Marie vient de sortir du couvent; il l'a parée des plus beaux atours; le père et la fille se connaissent à peine. Pierre Landais lui dit un jour: « Causons, mon enfant, comme si nous étions frère et sœur. Au couvent, tu enviais le sort des princes, n'est-ce pas? — Non, mon père; je pensais au contraire que pour être heureux il faut tenir peu de place, vivre tout bas, et que Dieu faisait le reste. — Mais, reprend Landais, tu as rêvé la puissance, la richesse, tu es femme enfin, tu as désiré des parures, des fêtes. — Qu'est-ce que tout cela? du bruit autour du cœur! Ce que j'aurais voulu, mon père, c'eût été une famille à aimer, une demeure joyeuse sous les arbres. » Landais croit que sa fille se trompe; sans cela à quoi servirait tout ce qu'il a fait pour elle? Sentant que sa ruine est possible, il veut donner à Marie pour époux, le prince d'Orange; il ignore que Marie aime Albert, qui était au couvent son maître d'écriture, un jeune homme pauvre, sans parents, élevé par des moines. Landais, voulant que tout ce qui a approché sa fille soit heureux, le fait venir à la cour, lui donne l'occasion de se distinguer. Albert en profite avec reconnaissance, car il espère s'élever jusqu'à Marie et devenir son époux. Ici se développent une suite de conspirations: tantôt c'est le duc qui triomphe, tantôt c'est la noblesse. Au milieu de toutes ces émotions, Étienne Chauvin découvre à Albert qu'il est son neveu, le fils du chancelier, que le prix du sang de son père a payé les riches parures de Marie, qu'il est un lâche s'il ne tue pas l'assassin de son père. Albert accuse son oncle de lui avoir caché sa naissance, de ne lui avoir pas appris à haïr. « Un lâche! s'écrie-t-il, envoyez contre moi le plus hardi de vos gen-

tils hommes, et vous verrez lequel de nous saura le mieux mourir ! — Ah ! tu choisis ton devoir ! eh bien ! tu n'es plus de notre famille, et tu restes pour moi ce que tu croyais être, un roturier, un bâtard. — Alors messire, s'écrie Albert exaspéré, vous pourrez me rendre raison... » Marie, témoin de cette affreuse scène, retient Albert. Les pauvres jeunes gens se croient maudits de Dieu. Oh ! pourquoi ne sont-ils pas orphelins, pauvres, abandonnés, puisque leurs pères ne leur apportent qu'un héritage de haine ! « Eh bien, Marie, lui dit Albert, fuyons ! — Moi ! fuir mon père ? — Je renonce bien à venger le mien ! — Dieu est maître de mon sort, du moins je ferai mon devoir. — Alors, reprend Albert, et moi aussi, je ferai le mien ! » Marie veut le retenir... Landais s'approche. « Je m'éloigne, dit Albert, je vais vous attendre sous la fenêtre, et quand vous entendrez ma voix, il vous faudra choisir entre votre père et moi. » Landais vient de l'emporter sur ses ennemis ; il prévient sa fille qu'il lui a choisi pour époux le prince d'Orange, et que le prince arrive. Marie, pâle et tremblante, refuse de le voir, elle demande à retourner au couvent, elle avoue qu'elle aime Albert. « Ainsi tu veux anéantir le rêve de toute ma vie ! dit avec douleur Pierre Landais ; cet édifice de fortune que je lui ai élevé pierre à pierre, sous un orage de malédictions et avec une sueur de sang ; quand il est achevé, quand je le lui montre avec un triomphe de père.... elle me dit : Je n'en veux pas ! » Marie, tout en pleurs, embrasse les genoux de son père. (Après un long silence.) « Eh bien ! soit ! dit-il d'une voix douce ; mon dévouement pour toi ira jusqu'au bout... Choisis comment tu veux être heureuse... Tu m'as ôté mon ambition, Albert sera mon fils, tous les trois nous quitterons la cour, je serai près de toi.... que m'importe le reste !... — Mais... si quelque malheur nous séparait... dit Marie, pensant aux dernières paroles d'Albert. — Si tu mourais,

ma fille, je mourrais avec toi... Mais toi-même, pourrais-tu donc vivre loin de ton père ? — Non, non ! dit-elle, renonçant à suivre Albert, moi aussi je veux vivre pour vous seul !... »

Albert chante du dehors :

Voici l'heure voilée
Où meurent bruits et chants.

Le couplet continue. « Ah ! s'écrie Marie se jetant au cou de son père, serrez-moi dans vos bras ! (Le chant a cessé ; elle court à la fenêtre, et voit une barque quitter le bord.) Mon père, reprend Marie, tombant à genoux, décidez de ma destinée !... De mon mariage avec le prince, votre pouvoir, votre salut dépendent peut-être... je ne veux point que vous vous perdiez pour moi... vos volontés seront les miennes. — Explique-moi ce changement ! lui dit Landais étonné. — Plus tard ! retournez auprès du duc. — Alors attends ici, je reviens. » Marie, restée seule, éclate en sanglots. Etienne la guette, deux hommes lui couvrent le visage d'un masque, et lorsque Landais revient, sa fille ne se trouve plus dans la palais. Etienne, croisant ses bras, se place devant le malheureux père, et le regardant en face, lui dit : « Est-ce que ma joie ne te fait point peur ? Ta fille est au camp des gentilshommes. — Ah ! messire, vous avez bien choisi pour me frapper, dit le malheureux père. Est-ce une rançon que vous voulez ? — Règle-la toi-même. » Il offre de réparer le mal fait à sa famille. Etienne n'écoute pas. « Que vous faut-il?... des prières ? j'ai les mains jointes... Des larmes?... je pleure... Vous prier comme on prie Dieu?... voyez ! (Il tombe à genoux.) — A mes pieds ! s'écrie Etienne triomphant. — Pour ma fille, répond Landais avec noblesse. — Prie pour toi-même, dit le farouche vieillard. Ecoute ! (L'horloge sonne deux coups.) C'est ta dernière heure ; la ville est livrée aux révoltés ; entends-tu ce bruit de pas... ces cris... c'est ta mort qui s'approche ! — La

mort! répète Landais, tirant son épée, je la recevrai comme un homme. Mais ces cris... ce sont ceux de Marie... » En effet, Albert l'a délivrée, il la ramène dans les bras de son père... En ce moment la ville est prise, l'armée des bourgeois s'est réunie à celle des révoltés; le duc vient lui-même annoncer cette nouvelle à Landais. Le vicomte de Rohan se présente, chargé par la noblesse d'offrir la paix au duc, à condition qu'il livrera son trésorier. Le duc refuse. « Je me défendrai sur les murailles de mon palais. Allez! » dit-il à de Rohan. Landais l'arrête, et, se tournant vers le duc : « Merci! monseigneur, de vouloir mon salut au prix même du vôtre... Ce moment me paye de tout ce que j'ai fait... mais les propositions de la noblesse doivent être écoutées. — Jamais je ne traiterai avec des rebelles! — Monseigneur veut-il que je le fasse pour lui? — Eh bien, oui! Cet homme dont vous me demandez la vie, dit-il au vicomte de Rohan, je lui donne tout pouvoir; ce qu'il aura promis, je le maintiendrai... que ma noblesse traite avec lui. « Lorsque le duc s'est éloigné, Landais offre sa vie pour satisfaire la haine des gentilshommes, à condition que sa fille conservera ses biens, sa liberté, et épousera l'homme qu'elle a choisi. De Rohan le promet au nom de la noblesse. A peine est-il sorti pour aller rendre compte de sa mission, qu'Albert accourt avec Marie. « Messire, dit-il à Landais, les révoltés assiègent le pont-levis. — Qu'importe! — Mon père, s'écrie Marie, ne courez-vous aucun danger? — Tais-toi; les instants sont précieux. Est-il vrai que tu ne désires ni l'éclat ni la puissance? ne demandes-tu pour être heureuse qu'une demeure entourée d'arbres? — Pouvez-vous en douter? — Alors... tout est bien... ce que tu désires, je te l'aurais assuré. — Mais, mon père, vous ne parlez pas de vous-même... sans vous je ne puis être heureuse... — Tu te trompes, répond-il avec une douceur mélancolique, je ne suis

que ton père... moi! (Se tournant vers Albert :) Approche!... ta main?... (Albert recule.) Ah! je comprends. Elevé parmi mes ennemis, tu refuses d'épouser la fille d'un assassin... Mais si je l'ai frappé, j'en avais le droit. — Le droit! répète Albert étonné. — Oui; le chancelier était un traître qui avait vendu le duché au roi d'Angleterre. En l'accusant publiquement, le duc eût craint de trouver trop de coupables, et les complices d'un traître en ont fait un martyr. — Un traître! répète Albert, mais alors son châtiment fut mérité... Oh! si c'est la vérité... — Tu en doutes! les preuves sont là! (Il indique des papiers.) — Je ne veux point les voir, je veux douter encore. — Quelque lien t'attachait-il à lui? — Le lien qui attache un fils à son père, répond en entrant Etienne. Quand tu as souscrit à ta perte, tu espérais assurer à ta fille un tranquille avenir et un sûr protecteur... ton sacrifice aura été inutile, tu as creusé entre eux une tombe qui les sépare à jamais... Ainsi tu laisseras ta fille seule et le cœur brisé!... Trouves-tu que je me sois vengé? — Est-ce un rêve? dit Landais égaré; Albert... un des fils du chancelier?... tous deux sont morts. — Celui-ci fut sauvé par moi. — Mensonge! — En voici la preuve. (Il présente un parchemin.) — Ainsi, dit Albert en le saisissant, c'est là le titre qui m'assure un héritage de sang pour lequel il faudrait renoncer au bonheur... (Il le déchire.) Et maintenant, ajoute-t-il s'adressant à son oncle, je ne suis plus qu'un orphelin abandonné, le fils d'un mendiant; cette épée de gentilhomme est un mensonge (il la brise); je n'ai d'autre famille désormais que cette jeune fille et ce vieillard. (Il se place entre celle qu'il aime et son père.) — Albert! Marie! s'écrie Landais, éperdu de joie, ah! je puis te quitter maintenant... tu as quelqu'un qui t'aime autant que moi. Tu es vaincu, dit-il à Etienne; il ne te reste que le passé, moi j'ai l'avenir; ta race finit quand la mienne commence.. mon but est atteint, je laisse

ma fille heureuse, tandis que toi, il ne te reste rien à faire ici-bas... — Tu te trompes, répond Etienne, lui montrant les portes du fond, qui viennent de s'ouvrir, laissant voir les gentilshommes en armes, et au milieu d'eux le bourreau. Tu te trompes, Landais; j'ai encore à te voir mourir!... » Marie pousse un cri déchirant, et tombe évanouie dans les bras d'Albert.

Ainsi finit ce drame dans lequel l'auteur nous peint l'histoire et les mœurs de la Bretagne sous François II, en nous montrant un pauvre tailleur dont la touchante et noble ambition se dévoue pour sa fille, et le fils d'un noble qui, apprenant que son père fut traître à la patrie, brise son épée et renonce à sa famille. Un intérêt puissant et soutenu, un style clair, précis, dramatique, assurent à l'œuvre de M. Émile Souvestre un beau et durable succès.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Nécrologie.

M. Casimir Delavigne est mort dans la nuit du 11 au 12 décembre, à Lyon, d'où il devait se rendre à Montpellier pour rétablir sa santé altérée par de longues et laborieuses veilles. Sa femme l'accompagnait avec son jeune enfant, et tous deux viennent de ramener à Paris les restes mortels de l'illustre écrivain que regrette la France.

M. Casimir Delavigne était né au Havre en 1791. A dix-sept ans il s'était déjà fait connaître par des poésies remarquables; à vingt ans, il avait publié un dithyrambe sur la naissance du roi de Rome, des vers sur la mort Jacques Delille, un épisode épique sur Charles XII, à la Narva, un poème sur la découverte de la vaccine et une épître sur les inconvénients attachés à la profession littéraire. Bientôt vinrent les *Messéniennes* et deux élégies sur la vie et la mort de Jeanne d'Arc, et enfin son début au théâtre, où il commença par la

tragédie des *Vêpres Siciliennes*; puis successivement les *Comédiens*, la *Princesse Aurélie*, l'*Ecole des Vieillards*, la *Popularité*, *Dom Juan d'Autriche* et le *Conseillerrapporteur*, comédies; le *Paria*, *Mariño Faliero*, *Louis XI*, les *Enfants d'Edouard*, une *Famille au temps de Luther* et la *Fille du Cid*, tragédies. Telles sont les œuvres principales de ce grand écrivain, dont le cœur et l'esprit tout français, dont les vertus privées et le noble caractère ont fait honorer sa patrie... M. Casimir Delavigne était membre de l'Académie française et bibliothécaire du palais de Fontainebleau.

Correspondance.

Lorsque je t'écrivis ma dernière lettre, je venais de prier à Notre-Dame de Paris; aujourd'hui je viens d'assister aux Vêpres, à la Madeleine, et je m'écrie : Mon Dieu! quelle différence entre vos deux églises! On dirait que la première appartient à une religion oubliée depuis longtemps, la dernière à une religion depuis longtemps honorée. Quand on entre dans l'une, on croit descendre dans les catacombes, dans l'autre on se croit transporté dans un de ces palais du ciel que l'on a vu en rêve: tout y est marbre, peinture et or; tout y est parfum, lumière et harmonie; tout y fait éprouver le bien-être du corps et le bonheur de l'âme, tout y agrandit l'intelligence en y développant et l'esprit et le cœur. Les anges aux longues ailes blanches vous inspirent le désir d'adorer Dieu aussi dévotement qu'ils l'adorent; les voix qui chantent les louanges du Seigneur sont si suaves et si pures que soi-même on se surprend à essayer tout bas de chanter avec elles; et quand, l'office fini, les fidèles s'éloignèrent lentement aux sons mourants de l'orgue... hommes et femmes, vieillards et enfants, portaient sur leur physionomie une sainte et douce béati-

tude... Mais au sortir de l'église, nos yeux éblouis ne voyaient plus à descendre les nombreuses marches qui nous séparaient de la terre, tant le brouillard était devenu épais. Que c'est triste de ne plus voir ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles! et que Dieu punirait ses enfants s'il les laissait ainsi dans les ténèbres! Heureusement que, pour nous consoler de l'absence du soleil, nous avons inventé le feu du foyer; au lieu de la lune, nous avons la lampe au large abat-jour; en manière d'étoiles, les bougeoirs qui nous guident de chambre en chambre... Mais que faire, mon Dieu, durant ces journées qui sont des nuits éternelles?... Travailler, me diras-tu... aussi vais-je suivre ce conseil en t'expliquant notre 1^{re} planche.

Le n° 1 est un col qui se brode au métier, au point d'arme. Dessiné sur belle mousseline, il coûte, au *Symbole de la Paix*, 1 fr. 50 c. et 2 fr. échantillonné.

J'ai appris chez M^{me} Chardin la manière de broder ce col, et je vais te l'apprendre à mon tour. Les ronds, les pétales des petites marguerites se brodent au passé — les cœurs se couvrent de nœuds — les tiges qui soutiennent les ronds, les deux traits formant l'espèce de dent pointue placée de chaque côté à la pointe du col, le trait intérieur qui fait partie des autres espèces de dents pointues placées dans les autres crêtes de coq, le contour des feuilles et les deux traits qui les séparent au milieu, se font en points de cordonnet — les plus grandes feuilles se couvrent d'une multitude de grains de sable que tu fais ainsi : Passe deux points l'un à côté de l'autre en ne prenant que deux fils de ta mousseline; recouvre ces deux points par deux autres points pareils de manière à former un grain de sable — les plus petites feuilles se couvrent en espèces de points arrière allongés et contrariés — la dent qui a trois feuilles, celle du bas, tu la feras moitié couverte de sablé, moitié couverte en espèce de points arrière — lorsque tu auras démonté ton

mouchoir, fais un large point de feston autour de toutes ces crêtes de coq, découpes-les, et couds-y un gros picot.

Le n° 2 est un alphabet pour mouchoirs ordinaires, d'homme ou de femme. Il se brode au plumetis. Deux de ces lettres dessinées sur un mouchoir coûtent 25 cent., rue Saint-Honoré.

Le n° 3 est un dessin d'arabesques pour bandes de tapisserie avec lesquelles on fait des coussins de fauteuil, des coussins de pied, des chancelières, des chaises et des tabourets. Ce dessin s'exécute en trois nuances de rouge (la plus claire en soie) sur fond noir; les bandes de velours seraient orange foncé. Tu pourrais encore exécuter ce dessin en trois nuances de jaune (la plus claire en soie) sur fond blanc : les bandes de velours seraient bleu de France; bien entendu que si tu ne veux pas mettre de bandes de velours, tu prendras un seul morceau de canevas, tu feras pour une chaise trois bandes de ce dessin, et, entre ces bandes, tu continueras deux bandes en tapisserie, avec de la laine orange foncé, ou bleu de France.

Le n° 4 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Cette arabesque me vient du *Symbole de la Paix*.

Le n° 5 est la moitié d'une pièce d'épaule pour pelisse. La lisière de l'étoffe doit être placée dans la direction du zéro au chiffre 15.

Le n° 6 est la moitié de la manche. La flèche t'indique que cette manche est en biais.

Le n° 7 est la moitié d'une pèlerine qui s'adapte sur une pelisse.

Le n° 8 est une espèce de revers : rapproche le zéro du chiffre 48, et taille ensemble le n° 7 et le n° 8; ils s'adaptent aussi sur une pelisse.

Maintenant faisons ensemble une pelisse en mérinos noir, cinq quarts de large, à 5 fr. 50 c. le mètre; il te faut 4 mètres. Ta pelisse taillée sur 1 mètre de haut, tu

mets un demi-lé derrière, un lé de chaque côté du devant. Quand elle est doublée de florence noir, ouatée de ouate noire, et piquée à carreaux, tu formes dans le haut de larges plis plats que tu couds à la pièce d'épaule. Couds derrière sur la doublure de la pelisse, au bas de la taille, un ruban de soie noire, de manière à y passer deux petits rubans et à serrer la pelisse comme on serre une camisole de nuit. Tu as 2 mètres 50 centimètres de velours à 12 fr. le mètre, tu le plies en deux dans sa longueur, et tailles d'un seul morceau les n^{os} 7 et 8. Ils se doublent d'un florence noir et se garnissent d'un passe-poil de velours. On ne fait, comme tu le vois, de couture que sur chaque épaule pour réunir ces deux biais.

Les manches sont recouvertes du bas par un biais de velours à partir du chiffre 46 jusqu'au chiffre 60; on les fait plus longues afin qu'elles puissent servir de manchon.

Ne couds à la pelisse que le tour du cou du n^o 7, ainsi que le devant; et du n^o 8 ne couds que le devant et le bas.

Le n^o 12 est le collet que l'on taille en velours et qui s'adapte au n^o 7.

Cette pelisse s'agrafe sur la poitrine.

Pour ta mère, les n^{os} 7 et 8 peuvent enrichir une robe de satin, de moire ou de levantine et la rendre plus chaude.

Si ta mère voulait une pelisse en levantine ou en satin noir, et si elle ne voulait pas de velours, elle pourrait le remplacer par du satin gaufré à 4 fr. 50 c. le mètre (toujours rue des Moineaux), et faire avec cette étoffe les modèles n^{os} 7 et 8, le bas des manches et le n^o 12.

Préfères-tu une pelisse de mérinos qui n'ait que le n^o 7, et en étoffe pareille? Fais tout autour de la pelisse, de la pèlerine et du bas des manches, un ourlet haut de 3 centimètres; au-dessus de ces 3 centimètres, couds un ornement en passementerie.

Cette façon ne te convient-elle pas? Taille, toujours en mérinos, en levantine ou en satin noir, le corps d'une pelisse et

la pièce d'épaule n^o 5, ne marque pas la taille par derrière; fronce la pelisse pour la coudre à la pièce d'épaule; que la pelisse ait 80 centimètres de haut; taille un biais haut de 20 centimètres, large du double de la largeur de la pelisse, borde-le du haut et du bas d'un passe-poil, rabats ce passe-poil, fronce le haut de ce biais en y laissant une tête haute de 4 centimètres, couds-la au bas de la pelisse; taille un biais haut de 12 centimètres, borde-le du haut et du bas d'un passe-poil, fronce le haut de ce biais en lui laissant une tête haute de 4 centimètres; couds-la autour de la pièce d'épaule; taille un biais haut de 8 centimètres, borde-le d'un passe-poil du haut et du bas, fronce-le au milieu et couds-le autour de l'ouverture des bras, autour du cou et des deux côtés du devant de la pelisse.

Veux-tu placer des fourrures? achète de la levantine ou du satin marron, taille ta pelisse sur 70 centimètres de haut, et la pièce d'épaule n^o 5; garnis de fourrure: l'ouverture pour les bras, le tour du cou, le tour de la pelisse et le tour de la pièce d'épaule.

Le n^o 9 est la moitié d'un mantelet à la *Marie-Antoinette*: cela convient à nos amies nouvellement mariées. Il se fait en velours, en satin ou en levantine noire, se double et se ouate de florence pareil.

Le n^o 10 est la moitié de la garniture que tu vois grossièrement indiquée autour du mantelet. Cette garniture se ouate, se double et se garnit d'un passe-poil; quand le mantelet est aussi garni d'un passe-poil, on y coud cette garniture. Lorsqu'elle est arrivée au chiffre 30, il faut qu'il en reste de chaque côté 15 centimètres que l'on retourne en dedans et que l'on coud de manière à former des petites manches dans lesquelles on passe ses bras. Cette garniture n'est pas cousue à partir du chiffre 30 jusqu'au chiffre 30.

A ce mantelet on ajoute le col n^o 12, que l'on taille un peu moins long; je vais te dire pourquoi: c'est que souvent ces beaux mantelets, au lieu d'un passe-poil,

se garnissent tout autour d'une dentelle noire haute de 8 centimètres, cousue à plat en dessous, rabattue en dessus et qui doit couvrir le col. C'est au bas de cette dentelle que se coud la garniture : elle n'a pas l'ornement de dentelle.

Si tu voulais un mantelet de cette forme, en levantine grande largeur, suppose que la garniture fait partie du mantelet (il n'a pas même besoin d'être aussi long), fends-le en droit fil à partir du chiffre 30 jusqu'à l'autre chiffre 30.

Le n° 11 est un gousset que tu ouates et doubles comme le mantelet; tu l'introduis au milieu de cette fente, et tu l'y couds des deux côtés; grâce à ce gousset, lorsque tu élèves tes bras, tu ne tires pas ton mantelet.

Le n° 13 est le fond d'un chapeau.

Le n° 14 est la forme.

Le n° 15 est la passe.

Le n° 16 est le bavolet.

Ce chapeau se fait en velours noir, ou en peluche noire ou verte; il en faut un mètre. On place un ruban autour de la forme et on le croise sur la passe; un nœud dont les bouts sont assez longs est placé derrière, au milieu du bavolet, et les brides s'attachent sous la passe.

Découds pièce à pièce un de tes vieux chapeaux, afin d'apprendre à faire ce chapeau neuf.

Le n° 17 est un plastron. Tu sais que nos frères, qui ne portent pas encore de gilets de flanelle, n'ont sur la poitrine qu'une percale pour les défendre du froid, du brouillard. Ce plastron se fait en flanelle, on la met double ou simple; double, on rabat le dessous sur le dessus où on le retient tout autour par un point croisé en coton rouge; afin que ce plastron ne se dédouble pas, on y fait au milieu du haut deux points croisés qui se regardent (ils sont près du chiffre 8). On fend 4 boutonnières, que l'on fait encore en coton rouge; on a un ruban de coton blanc large de 2 centimètres : aux deux extrémités on y coud un

bouton en os, blanc : voilà pour le tour du cou. On a deux autres rubans de coton, aussi de 2 centimètres de large, à l'un des bouts de chacun de ces rubans, on coud un bouton, et les autres bouts de ruban servent à nouer le plastron derrière la taille.

Le n° 18 est le fond d'un bonnet.

Le n° 19 est la passe.

Le n° 20 est ce bonnet prêt à recevoir tous les ornements que tu voudras bien lui confier.

Mais d'abord pour faire ce bonnet, achète 25 centimètres de tulle gommé noir ou blanc, 75 centimètres de léger ruban de satin large de 2 centimètres, 75 centimètres de laiton, un rang de paille de 75 centimètres, 38 centimètres de canetille. Tu couds la canetille sous la passe, le long du droit fil; sur la canetille tu couds le fond; tu couds le bas du fond sur la paille et sur le biais de la passe; tu couds le laiton sur la paille et tu recouvres paille et laiton avec le ruban de satin.

Pour faire un bonnet négligé à ta petite mère, recouvre ce fond avec un tulle de coton non apprêté, prends trois mètres de dentelle haute de 6 centimètres, partage-la en trois morceaux égaux sans les couper, fronce-les, attache-les sur cette passe avec des épingles de manière à ce que la dentelle soit à plat et ne fronce qu'au tournant de la passe. Il faut que la première dentelle soit cousue au-dessus du ruban de satin, la seconde au milieu de la passe, la troisième sur la canetille. Tu as 1 mètre 50 centimètres de ruban de satin rose large de 6 centimètres, tu le plisses à plis ronds sur un ruban de taffetas large de 5 millimètres, tu places cette couronne autour du fond et tu la fermes derrière par un nœud formé de deux boucles et de deux bouts pour lesquels tu emploie, 50 centimètres de ruban, puis sur les côtés de la tête, au milieu des trois coquilles formées par la dentelle tu places deux rosettes de ruban.

Ce bonnet s'exécute en tulle et dentelle

noire avec du ruban de satin bleu de France.

Mais voilà une planche bien longue à expliquer ! c'est à peine s'il me reste le temps de composer avec toi quelques jolies toilettes. Essayons cependant.

Tu vas accompagner ta mère dans ses visites de nouvelle année; tu sais que, pour ces visites, le premier jour de l'an dure trente-un jours... On peut donc choisir un beau temps. — Alors tu mets un chapeau de peluche blanche orné dessus d'un simple ruban de satin blanc, et dessous, attaché au chapeau, d'un tour de tête en ruban de satin bleu de France, dont les longs bouts noués sous le menton servent à retenir le chapeau — une robe de mérinos bleu de France, façon amazone — un mantelet en levantine noire taillé sur les n^{os} 9, 11 et 12, planche I, garni tout autour d'un velours noir, large de 6 centimètres — manchon de fausse hermine. Il y en a de 25 francs.

S'il ne fait pas beau : — Chapeau de velours noir ; tour de tête en rubans de satin rose — robe de mérinos noir, orné au-dessus de l'ourlet de la jupe, haut de 10 centimètres, d'une broderie, en soutache noire, haute de 8 centimètres — corsage amazone : les deux devants ornés d'une même broderie, mais plus petite — l'ouverture du bas des manches, à partir du haut, du côté des boutons et s'arrêtant au bas des boutonnieres, ornée d'une même broderie, encore plus petite — une pèlerine en droit fil descendant derrière, 10 centimètres plus bas que les fronces de la jupe et ornée d'une broderie pareille à celle du devant du corsage.

As-tu un dîner prié ? — Mets une robe de gros-de-Naples décolletée — manches longues ou courtes, dans ce dernier cas, longues mitaines en soie noire — pèlerine en étoffe pareille à la robe, sur le modèle n^o 7, planche I, Cette pèlerine, que l'on nomme *Odette*, du nom de cette pauvre fille qui soignait notre roi Charles VI dans sa triste maladie, se garnit du bas seule-

ment, au-dessus de l'ourlet, d'une broderie en soutache ou d'une passementerie, et du haut elle se monte sur une bande d'étoffe pareille, haute de 3 centimètres, recouverte de deux bouillons de tulle de soie blanche. Cette pèlerine s'agrafe sur la poitrine. — Tes cheveux de devant frisés à l'anglaise ou lissés en longs bandeaux plats ; mais derrière, et entourant ta tresse de cheveux, une couronne de ruban de satin rose ou bleu, pareille à celle indiquée pour le bonnet n^o 20, planche I, excepté qu'il faut que le nœud tombe du côté de l'oreille gauche ; c'est plus gracieux. Ainsi parée, tu auras l'air d'une gravure anglaise... il me semble te voir d'ici !

Pour une soirée : — Robe de mousseline de laine rose ou blanche, corsage décolleté, — manches courtes, — pèlerine *Odette* en étoffe pareille à la robe ; le bas de la pèlerine, la garniture du col, celle des manches, formées d'un ruban de gaze froncé à deux têtes ; — pour coiffure une couronne formée de trois biais de velours noir ou bleu tressés ensemble et terminés par un nœud dont les bouts pendent tournés coquettement vers l'oreille gauche.

Pour un bal : — Robe de barège ou d'organdy, corsage à pointe, — manches courtes — *Berthe* tombant très-bas derrière et formant pointe devant, garnie d'un ruban de gaze de la couleur de la robe, froncé à deux têtes ; deux jupes espacées entre elles de 10 centimètres, ou bien une seule jupe garnie de trois plis de 10 centimètres chaque, en comptant l'ourlet, espacés entre eux de 10 centimètres, et un ruban de gaze froncé d'avance à deux têtes, puis cousu ensuite au-dessus de chaque ourlet — sur des bandeaux une petite couronne de fleurs placée à la naissance des cheveux — avec des boucles à l'anglaise, une couronne de fleurs entourant la tresse, formée des cheveux de derrière... Mais je m'arrête... car tu n'as pas besoin de toutes ces toilettes pour être belle.

Adieu ! Que l'année 1844 t'accorde tout

ce que tu désires, et à moi une part dans ton amitié : ce sera ma plus chère éternelle !

J. J.

Éphémérides.

RELIGION.

6 janvier. — *Épiphanie ou Fête des Rois.*

Épiphanie veut dire apparition ; les Grecs employaient ce mot pour désigner, soit la présence des dieux sur la terre, soit leur manifestation quelconque par un signe visible. En mémoire de ces apparitions ou visions prétendues, ils avaient institué des fêtes qu'ils nommaient *Epiphanies*.

Dans la religion chrétienne, on appelle Épiphanie, ou Fête des Rois, l'anniversaire du jour où Jésus-Christ se laissa voir aux mages qui vinrent d'Orient, conduits par une étoile, pour l'adorer et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. L'opinion vulgaire suppose que ces mages étaient des rois, quoique l'évangile n'en dise rien ; on l'aura présumé à la richesse de leurs offrandes. Dom Calmet pense, au contraire, que ces mages étaient trois savants de la Chaldée ; il va même jusqu'à donner leurs noms, qui étaient, suivant lui : Balthazar, Gaspard et Melchior. L'Évangile ne s'explique pas plus sur les noms que sur les qualités.

Depuis une longue suite de siècles, l'Épiphanie est devenue une fête de famille. On a soin de bénir le gâteau que l'on y sert et d'en consacrer à Dieu la première part.

Mosaïque.

FUNÉRAILLES DE M. CASIMIR DELAVIGNE.

Les restes mortels de M. Casimir Delavigne, après avoir été embaumés, ont été conduits au cimetière du Père Lachaise. Sur le cercueil on remarquait une couronne de laurier et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Plus de six mille personnes, représentant toutes les classes de la société, deux voitures du roi, une de S. A. R. le duc de Nemours, suivaient le char funèbre, et des officiers d'ordonnance représentaient la maison du roi. Le deuil était conduit par le fils du poète, soutenu par ses deux oncles, MM. Germain et Honoré Delavigne. Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe de l'auteur de *la Parisienne*. M. de Montalivet, au nom du roi, a donné l'assurance que la protection du monarque ne ferait pas faute à l'orphelin, et ayant laissé entrevoir dans l'avenir ce jeune enfant se rendant digne de la mémoire de son père, il ajouta : « On a » dit dans tous les temps *noblesse oblige*, » de grands devoirs sont donc imposés au » fils de Casimir, aujourd'hui que la plus » belle, la plus sûre, la plus glorieuse no- » blesse, est celle du talent et du génie. »

Ensuite, M. Victor Hugo, au nom de l'Académie française, a prononcé de touchantes paroles : « Acceptons, hélas ! avec » une obéissance grave et résignée, les mys- » térieuses volontés de la Providence, qui » multiplient autour de nous les mères et » les veuves désolées, qui imposent à la dou- » leur des devoirs envers la douleur, et qui, » dans leur toute-puissance impénétrable, » font consoler l'enfant qui a perdu son père, » par le père qui a perdu son enfant. » Puis il termina par ces hautes et profondes pensées : « Devant la mort, il ne reste du poète » que la gloire, de l'homme que l'âme, de » ce monde que Dieu ! »

NE.
la-
été
se.
u-
la
er-
de
de
le
ce
uil
nu
lo-
été
la
du
on
e-
tir
la
a
e,
au
us
o-
»
de
r-
ec
s-
ui
et
(-
i,
e,
e,
is
n-
te
le
on
=

La fille du Reiss.



J^{re} des Demoiselles 2^e N^o 12^e année.

A. S^{te} Aulaire d'après A. Duvrier.

Imp par Lemerre.

*« Avant que les sept années aient une fin, reviens pour m'épouser. »
— Je reviendrai. »*